# ÉLISABETH,

REINE

# D'ANGLETERRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES.

# ÉLISABETH,

REINE

# D'ANGLETERRE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS;

PAR Madame C..... G..... F..... de L.....

TOME PREMIER.




A PARIS,
CHEZ DEMANTIN, LIBRAIRE,
RUE HAUTE-FEUILLE, N° 5.

M. DCCC. IX.

# ÉLISABETH,

## REINE

# D'ANGLETERRE.

## CHAPITRE PREMIER.

Comme la politique n'a pas eu moins de part que l'amour aux aventures d'Élisabeth, princesse et depuis reine d'Angleterre, on aurait moins de plaisir à lire sa première intrigue, si, avant d'entrer dans l'histoire que j'en vais donner, je n'instruisais le lecteur de la situation dans laquelle elle se trouvait lorsqu'elle commença d'aimer; mais, pour la comprendre, il

faut remonter aux mariages malheureux du roi son père.

Henri VIII, roi d'Angleterre, avait reçu de la nature tous les avantages du corps et de l'esprit qui pouvaient faire un grand monarque; il y avait même joint, par une grande étude, une profonde capacité: mais il ne se servit de tous ses talens que pour flétrir sa réputation, en renversant avec la religion les fondemens de la paix et du bonheur dont jouissait son royaume; et il ne fut poussé dans ce précipice que par l'aveuglement de son amour, qui le rendit le plus injuste, le plus cruel et le plus infortuné de tous les maris.

Il eut six femmes: il en répudia deux, il en fit mourir deux sur un échafaud, une autre périt dans

l'opération cruelle d'un accouchement funeste, et la dernière, incontinent après sa mort, le déshonora par un mariage indécent et si précipité, qu'elle n'attendit pas un mois pour satisfaire son impatience amoureuse. Il avait, en premières noces, épousé Catherine d'Autriche, tante de l'empereur Charles-Quint, dont il eut la princesse Marie. Cette reine était d'une vertu éminente; mais le cardinal de Wolsey, qui gouvernait l'Angleterre en qualité de premier ministre, étant irrité contre cet empereur de ce qu'il ne s'était point acquitté de la promesse qu'il lui avait faite de l'appuyer au conclave pour l'élever au souverain pontificat, crut ne pouvoir s'en mieux venger qu'en donnant à

Henri VIII du dégoût pour la reine.

Le penchant que ce monarque avait à l'amour, et l'occasion qui se présenta, lui rendirent la chose facile. Anne de Boulen parut à la cour d'Angleterre, au retour d'un voyage qu'elle avait fait en France, à la suite de la sœur de Henri : elle n'avait alors que quinze ou seize ans ; et sa beauté accomplie était soutenue d'un air si galant et si enjoué, que Henri ne l'eut pas plutôt vue qu'il en devint éperdument amoureux. Le cardinal profita de l'occasion, et après avoir employé toute sorte d'artifices pour enflammer de plus en plus la passion du roi, il le porta enfin à l'étrange résolution de répudier son épouse légitime pour mettre Anne de Boulen sur le trône.

La chose n'était pas facile à exécuter ; ce divorce offensait directement l'empereur, qui avait un crédit absolu à la cour de Rome ; et comme il était nécessaire que le pape prononçât sur la rupture, ou plutôt sur l'invalidité de ce lien, Charles-Quint n'eut pas de peine à empêcher que ce chef souverain de l'église ne donnât les mains à une injustice si manifeste : de sorte que Henri, aveuglé par son amour, et oubliant tout pour le satisfaire, après avoir disgracié Wolsey qui s'était repenti d'avoir poussé les choses à cette extrémité, leva le masque contre Rome, renversa la religion catholique en Angleterre, rompit avec le pontife, se déclara chef de l'église anglicane et, de l'aveu de son parlement, répudia la reine Catherine, et épousa Anne de Boulen.

De ce mariage, qui n'était qu'un adultère public, et que l'on a cru même un inceste, sortit la princesse Elisabeth; et peu après qu'elle fut née, le roi, par une injustice, fit déclarer illégitime la princesse Marie, fille de Catherine, et obligea le parlement de reconnaître pour héritière de la couronne Élisabeth, qui était au berceau.

Cependant cette nouvelle reine avait un furieux penchant à l'amour; et quoiqu'elle eût eu l'adresse de déguiser ses intrigues avant son mariage, elle ne put, depuis qu'elle fut mariée, conduire si secrètement l'inceste dont elle se souillait avec son propre frère, ses adultères avec d'autres amans, et entr'autres avec un musicien, que le roi ne le découvrît par ses propres yeux : en sorte que l'ayant fait arrêter, et en

même temps cinq de ceux qui avaient eu avec elle un commerce criminel, il lui fit trancher la tête, et punir du supplice le plus honteux les complices de sa débauche.

Le même jour qu'elle fut décapitée, il épousa Jeanne Seymour, dont il eut le prince Édouard, qui ne put naître qu'en donnant la mort à sa mère; et cette naissance fit ajouter l'exhérédation d'Élisabeth à celle de Marie. Il épousa ensuite la princesse de Clèves, qu'il appelait sa *cavale allemande*, et qu'il répudia incontinent après pour épouser Catherine Howard, qu'il fit aussi décapiter pour ses adultères; enfin il se donna une dernière épouse qui, ayant déshonoré son lit en y entrant, parce qu'elle n'était que la veuve d'un baron, le

déshonora encore, après sa mort, par le mariage précipité qu'elle fit avec un particulier.

Tels ont été les fruits des mariages infortunés de ce roi malheureux, dont les crimes avaient irrité le ciel contre sa postérité, et qui, mourant en janvier 1547, laissa trois enfans, la princesse Marie, fille légitime de Catherine d'Autriche, et alors âgée de vingt-sept ans; la princesse Élisabeth, fille adultérine d'Anne de Boulen, qui n'en avait que treize; et le prince Édouard, fils de Jeanne Seymour, qui n'était que dans sa dixième année.

Henri, par son testament, déclara le prince Edouard son successeur, sous la tutelle d'un conseil, à la tête duquel était l'oncle du jeune roi,

et rappela les deux filles à la succession de la couronne, déclarant Marie héritière d'Edouard, s'il mourait sans enfans; et Elisabeth héritière de Marie, si Dieu ne lui donnait pas de postérité.

La reine Catherine d'Autriche avait élevé la princesse sa fille dans la religion romaine, et lui avait inspiré pour elle des sentimens si constans, que rien n'a jamais pu l'en ébranler. Elisabeth, au contraire, avait été élevée dans la religion anglicane; et concevant, par une raison politique, que le mariage de sa mère ne pouvait être compatible avec la religion romaine, cette raison d'état et d'intérêt l'attacha inséparablement à la nouvelle secte.

Le règne d'Edouard fut court, malheureux et sanglant; son conseil

acheva de renverser l'église romaine, en abolissant la messe, dont Henri VIII avait retenu une ombre. Cependant les deux princesses vivaient séparément, et avaient une cour partagée, suivant que les esprits s'y trouvaient portés par l'intérêt ou de la religion, ou de la politique, ou par leur propre inclination.

La princesse Marie n'avait pas été avantageusement partagée de la nature; sa taille était médiocre, son teint brun, ses traits peu délicats, l'air commun, et d'autant plus que la modestie qu'elle affectait dans ses habits, ne servait pas à la relever; elle avait assez de politique et de dissimulation, mais elle avait le cœur haut et l'esprit fier; et non seulement elle se piquait d'un grand attachement pour sa religion, mais d'une

vertu pure et sévère, quoique son ame ne fût pas insensible à la tendresse, et que l'amour fût capable de la porter à la vengeance.

Pour ce qui est de la princesse Elisabeth, elle était, sans contredit, partagée d'un mérite extérieur qui la rendait fort supérieure à son aînée: elle avait la taille haute, fine et droite, les cheveux blonds, le front grand, les yeux vifs et bruns, les couleurs admirables et sans aucun secours de l'art, le nez aquilain, la bouche vermeille, que la nature semblait n'avoir coupée avec un peu d'excès que pour faire voir les plus belles dents du monde: le peu de gorge qu'elle avait était récompensé par la beauté de son bras; mais surtout elle avait l'air grand, la démarche d'une reine, le regard fin et le

rire fort agréable; elle aimait avec fureur la pompe des habits, elle dansait d'une manière surprenante, piquait et maniait un cheval avec une adresse merveilleuse; et si tant de charmes brillaient dans son corps son esprit en avait encore de plus grands : elle l'avait fin, profond, vif et enjoué; l'étude y avait ajouté la connaissance de sept langues différentes qu'elle parlait toutes également, et peu de sciences lui étaient inconnues : ses manières étaient douces et insinuantes; mais avec ces grandes qualités elle était fourbe, cruelle, avare, vindicative, ingrate, sans foi, sans religion, mesurant l'un et l'autre à son intérêt, et même son amour, pour lequel la nature lui avait donné un très-grand penchant. . . .

## CHAPITRE II.

Les cinq ou six années du règne d'Edouard furent remplies de cruautés, et les passions de l'ambition de ceux qui abusaient de la faiblesse de son âge, firent rougir les échafauds du plus illustre sang de l'Angleterre, et regorger la tour de Londres des prisonniers d'état qu'on y enfermait. Entre les seigneurs qui furent les victimes de ces ministres ambitieux, le comte de Sterny perdit la tête, et milord Courtenay, comte Devonshire son fils, fut emprisonné.

C'était un seigneur des mieux faits et des plus spirituels du royaume; il n'avait que vingt-deux ans, et différentes occasions avaient fait connaître qu'il n'avait pas moins de valeur que de bonne mine, et que sa sagesse et son esprit égalaient sa valeur.

Le duc de Northumberland, qui s'était rendu maître de l'esprit d'Edouard, connaissant le mérite singulier du jeune Courtenay, et voulant mettre dans ses intérêts le comte de Sterny son père, lui avait proposé le mariage de ce fils avec Anne Dudley, l'une de ses nièces; mais le comte de Sterny qui était un homme droit et fidèle, ayant, dans quelques entretiens, pénétré les projets ambitieux du duc, ne voulut point y entrer.

Le dessein de ce ministre était de faire exclure de la couronne les deux princesses, pour la faire tomber aux filles du duc de Suffolck, dont son fils avait épousé Jeanne Grey, l'aînée. Le duc croyant faire une plus grande impression par l'avantage que le comte tirerait de son alliance, lui avait laissé entrevoir ses projets; mais cette connaissance ne servit qu'à lui inspirer de l'horreur pour un dessein si criminel; et bien loin de s'en rendre le complice par le mariage qu'on lui proposait, il ne feignit d'en écouter les propositions que pour traverser ses entreprises, et chargea son fils d'aller avec un grand secret trouver les deux princesses, et les informer de bouche des projets qu'il avait découverts.

Les deux princesses vivaient,

comme je l'ai dit, séparées et peu amies: Marie était dans un château à deux journées de la cour, Elisabeth était à Londres, et le roi était à Greenwich obsédé par le duc.

Courtenay s'accquitta fort adroitement des ordres du comte son père; il vit Marie la première, et dans le long entretien qu'il eut avec elle, il lui parla avec tant d'esprit et de sagesse, que cette princesse admirant l'union de son mérite et de sa bonne mine, se sentit tout d'un coup frappée d'une violente inclination pour lui; mais sa fierté austère ne permit pas qu'elle fît paraître au dehors la moindre chose de ce qui se passait au dedans de son cœur.

Après cette expédition, Courtenay rentra secrètement à Londres,

et y vit la princesse Elisabeth, qu'il entretint: il l'avait déjà vue, et ce n'est pas sans que sa beauté eût fait une forte impression sur son cœur; cependant le respect dû à la sœur de son roi l'avait obligé de faire tous ses efforts pour réprimer les premières émotions d'une passion naissante et qu'il jugeait téméraire. Mais lorsqu'il l'eut entretenue pendant deux heures, et qu'il eut connu que son esprit avait des attraits encore plus surprenans que ceux qui avaient frappé ses yeux, il ne fut plus le maître d'une passion déjà née, et il sortit d'auprès d'elle mille fois plus amoureux qu'il n'y était entré.

Les princesses, averties des desseins du duc de Northumberland, sacrifièrent leur jalousie mutuelle à

leur intérêt, et en ayant conféré en secret et avec leurs plus fidèles amis, leur résolution fut de ne faire aucun éclat tant que le roi leur frère ne leur ferait point d'injustice.

Cependant Courtenay ne fut pas plutôt de retour chez lui, que, rempli d'une passion à laquelle il ne pouvait plus résister, il réfléchit sur les moyens qui pouvaient en favoriser le succès; mais lorsqu'il songea que le premier pas nécessaire était de déclarer son amour à la princesse Elisabeth, il se trouva dans un furieux embarras, et si le feu dont il était transporté le fit résoudre d'abord à ne pas manquer la première occasion que le hasard lui en fournirait, l'appréhension d'irriter la princesse par un aveu qu'il jugeait trop téméraire, lui faisait blâmer cette réso-



lution : en sorte qu'il passa la nuit dans un trouble qui ne lui permit pas de prendre le moindre repos.

Le cœur de la princesse Marie n'était pas moins agité : l'orgueil de sa naissance, sa fierté naturelle, la profession qu'elle faisait d'une vertu sévère, la religion du comte, contraire à la sienne, et la différence de l'âge, puisqu'elle avait onze ans plus que lui : toutes ces choses combattaient son inclination naissante et la portaient à l'étouffer.

Mais la blessure était trop profonde ; et le mérite extraordinaire qui l'avait touchée, s'opposant à toutes ces raisons, elle se détermina à prendre la première occasion, pour lui faire connaître toute la faiblesse qu'elle avait pour lui, et de couvrir du prétexte de la reconnais-

sance le désir passionné qu'elle conçut de s'en faire aimer.

Cependant le duc de Northumberland n'oubliait rien pour arriver au but qu'il s'était proposé : il pressait le comte de Sterny d'entrer dans son alliance ; et tandis qu'il pressait le roi de priver les princesses de la succession à la couronne, il faisait toutes les caresses imaginables au jeune Courtenay, qui, de concert avec son père, essayait de l'amuser sans rien conclure, afin de mieux dissimuler les obstacles secrets qu'ils formaient à son dessein et pour ne pas se perdre par une rupture imprudente.

Cette dissimulation avait été poussée pendant quelques jours, jusqu'à faire croire au duc que le succès en était assuré ; mais le cœur de Cour-

tenay, qui brûlait d'amour pour la jeune princesse, et qui ne désirait qu'une occasion favorable pour lui déclarer son amour, était éloigné de répondre aux désirs de ce ministre.

Le comte ne savait pas que si l'esprit et la beauté de cette princesse avaient enlevé son cœur, une secrète sympathie avait en même temps agi sur elle, et qu'Elisabeth, qui avait l'ame tendre et un grand discernement pour le vrai mérite, n'avait pu s'empêcher de concevoir pour lui des sentimens qui allaient au-delà de l'estime, et qui lui faisaient souhaiter que le comte l'eût trouvée aussi aimable qu'elle l'était et qu'elle se persuadait de l'être.

La manière dont le comte de Sterny, pour couvrir son jeu, en agissait avec le duc de Northum-

berland, fit courir le bruit à la cour que Courtenay allait épouser sa nièce, et ce bruit fut confirmé par un repas magnifique que le duc donna aux deux familles pour ménager une entrevue entre cette nièce et le jeune seigneur: ce repas se fit deux jours après les démarches que le comte avait faites auprès des deux princesses.

Ce bruit soudain qui se répandit, et qui était appuyé d'une circonstance si éclatante, frappa Elisabeth d'un coup de foudre: son orgueil voulut se révolter contre le penchant qui la prévenait en faveur du comte; mais ce penchant prenant le dessus, elle ne se sentit pas moins jalouse qu'amoureuse; et quoiqu'elle ne voulût pas lui faire connaître la faiblesse de son cœur, elle résolut

néanmoins de sonder adroitement le sien, et dès le lendemain de ce repas elle prit la plume et lui écrivit cette lettre.

*La princesse Elisabeth au comte de Courtenay.*

« MILORD,

» J'AI peine à croire ce qu'on publie de votre alliance avec le duc, après le zèle avec lequel vous nous avez parlé des desseins qu'il forme contre nous. Je vous félicite du bonheur que vous auriez d'épouser l'une des plus aimables filles de l'Angleterre; mais j'espère que l'amour qui va vous unir avec elle, ne vous

engagera point à prendre le parti d'une injuste ambition, et que vous serez l'allié de notre ennemi sans être le persécuteur de la princesse.

ELISABETH.

CE repas avait été donné dans Londres aux yeux de la princesse, et c'est ce qui l'avait le plus sensiblement touchée, et qui avait rendu la nuit de cette fête une nuit d'horreur et de tourment pour elle, qui ne lui permit pas un seul moment de repos. Ainsi elle fit rendre cette lettre au comte, à son levé, par un inconnu, qui disparut aussitôt qu'il la lui eut remise, parce qu'il était important que l'on ne s'aperçût pas qu'elle eût relation avec lui, et qu'elle crut que ce mystère,

en lui témoignant qu'on le ménageait, le pourrait porter à des réflexions qui l'obligeraient à une réponse plus ouverte.

Elle ne se trompa point, et le comte étant entré dans son cabinet pour ouvrir une lettre qu'on lui donnait avec mystère, fut extrêmement surpris de trouver qu'elle était de la princesse Elisabeth. Il ne s'étonnait point de voir toute la cour abusée par les apparences de la conduite que sa famille tenait avec le ministre; mais connaissant la pénétration et l'étendue de l'esprit de la princesse, il ne pouvait comprendre comment, après la confidence importante qui lui avait été faite de la part de son père, elle pouvait croire à ces dehors; ses réflexions ne le portèrent point ce-

pendant jusqu'à pénétrer la véritable cause de cette lettre; et bien loin de s'imaginer qu'elle fût l'image de l'amour, il se persuada qu'elle n'était que l'effet d'une soudaine appréhension que l'union de sa famille à celle du duc de Northumberland ne le fortifiât trop dans ses desseins.

Il plaignit la princesse de l'inquiétude que lui causait cette fausse crainte; et son amour ne lui permettant pas de la laisser plus longtemps dans cette terreur, il crut avoir enfin trouvé une occasion favorable pour lui apprendre combien elle se trompait, en croyant qu'un cœur dont elle était la maîtresse absolue, pût penser à d'autres attachemens.

Dans l'impatience où il était de

la détromper, il aurait bien voulu pouvoir se rendre chez elle, se jeter à ses pieds, et lui ouvrir son cœur; mais un pareil éclat n'aurait pas été moins dangereux pour la princesse que pour lui. Ainsi, après avoir délibéré quelque temps, et voyant que son devoir ne l'obligeait pas moins que son amour à répondre à la lettre qu'il avait reçue, il ne sortit point de son cabinet qu'il n'eût écrit à la princesse cette lettre.

*Le comte de Courtenay à la princesse Élisabeth.*

« Madame,

» Je me persuadais que ce que

j'ai eu l'honneur de confier à votre altesse royale, était uu garant suffisant de mon attachement éternel à son service, et que son esprit pénétrant saurait démêler les apparences de la vérité : l'on ne peut être dans des dispositions plus contraires que l'est mon cœur à l'alliance dont elle me parle ; et si le respect ne m'empêchait point de lui en découvrir le secret, votre altesse trouverait sans doute ce cœur bien plus criminel qu'elle ne le pense, mais bien plus inséparablement attaché à ses intérêts qu'elle ne le croit. Ce que je puis dire, madame, c'est que ce cœur est incapable de suivre jamais d'autres loix que celles que votre altesse lui voudra prescrire ; et qu'à votre premier ordre il est prêt de rom-

pre, et même avec éclat, la fausse glace d'une dissimulation forcée, si ce sacrifice peut persuader, à la plus digne princesse de la terre que rien au monde ne peut détâcher de son service.

COURTENAY. »

Cette lettre fut rendue fidèlement à la princesse Élisabeth : la joie qu'elle lui donna fut d'autant plus vive qu'elle s'attendait moins à des sentimens si conformes à ses désirs ; elle avait trop de pénétration pour n'y pas démêler tous les traits d'un amour qui cherchait à se produire, et elle vit avec un plaisir inconcevable que le plus aimable seigneur de la cour n'était pas insensible pour elle. Quoiqu'on pût

dire qu'en lui écrivant elle avait fait le premier pas pour la déclaration de cette inclination mutuelle; cependant, comme sa lettre n'avait rien qu'on ne pût appliquer à une politique prudente, elle fut fort aise que le comte ne pût croire avoir sur elle l'avantage qu'elle se fût ouverte la première. Elle ne douta point que, dans une entrevue, il ne s'expliquât davantage; et jugeant que s'il avait un véritable amour il en chercherait bientôt les occasions, elle ne lui fit aucune réponse, afin que son inquiétude excitât son impatience, et que rien de sa part ne la pût engager. Elle raisonna juste; et le comte, ayant franchi le premier pas, n'eut plus de repos qu'il ne se fût plus ouvertement déclaré.

Cependant le duc de Northumberland, qui voyait la santé du jeune roi s'affaiblir tous les jours, pressait extraordinairement le père du comte de conclure l'alliance qu'il lui proposait ; et les choses étaient dans un état tel, qu'il était difficile de l'amuser plus long-temps : mais l'empressement de ce ministre ne servit qu'à porter Courtenay à précipiter la déclaration ouverte qu'il désirait faire à la princesse.

Il ne lui était pas facile de la joindre ; il n'osait la voir publiquement, parce que le duc faisait épier toutes ses démarches, et pouvait avoir auprès de la princesse des yeux surveillans ; et après sa lettre hasardée, et dont il ignorait le succès, il n'osait pas lui demander, pour lui parler d'amour, une en-

trevue secrète, comme celle qu'elle lui avait donnée pour ses propres intérêts. Mais comme la princesse de sa part brûlait du désir de lui faire naître l'occasion de cette entrevue, pourvu que ce fût d'une manière qu'elle ne pût être imputée qu'au hasard, elle sut si bien conduire la chose, que dès le second jour il la vit: et voici comment. La princesse avait un des aldermans qui était confidemment dans ses intérêts, et dont la femme était en couche; elle l'engagea de prier le comte d'être l'un des parrains de l'enfant, et elle prit l'occasion d'honorer d'une de ses visites la femme de l'alderman dans le temps que la cérémonie finissait; et comme elle devait être suivie d'un magnifique repas, le comte

donna la main à la comtesse de Carline, marraine, et la ramena avec la compagnie chez l'alderman: on entra dans la chambre de l'accouchée, où l'on trouva la princesse, qui, après un moment de conversation générale, se leva et prit congé. Courtenay, comme le plus considérable de la compagnie, lui donna la main; et tandis que tous les conviés, par un autre escalier, descendirent au jardin pour y attendre que les tables fussent servies, l'alderman, qui accompagnait par honneur la princesse, prit prétexte de lui montrer un appartement neuf qu'il faisait meubler, et des porcelaines curieuses qu'il avait reçues des Indes. Les ayant insensiblement conduits pour les voir, jusque dans un cabinet écarté, il

feignit d'avoir oublié une clef, et retournant pour la chercher, la princesse resta seule avec le comte.

## CHAPITRE III.

Il crut que la seule fortune avait part a une occasion qui était préméditée, et il avait trop d'esprit et trop d'amour pour perdre un moment si précieux : ainsi, la princesse s'étant assise sur un fauteuil pour attendre l'alderman, le comte se jeta à ses genoux, et la regardant d'un œil tendre et passionné: Princesse, lui dit-il, me faites-vous encore l'injustice de croire mon cœur capable d'entrer dans des intérêts contraires à ceux de votre altesse. J'espère, dit Elisabeth, que l'alliance de mon ennemi ne vous empêchera jamais

d'être honnête homme, et de conserver pour le cœur de votre roi des sentimens généreux et fidèles.

Ah madame ! reprit le comte, ne me parlez point d'une alliance qui me fait horreur, et qui ne sera jamais: je suis forcé de seconder les dissimulations de mon père, qui vous sert utilement, et qui a des raisons de ménager le duc. Mais mon cœur est trop à vous, madame; ce cœur, répéta-t-il une seconde fois d'un ton vif et la regardant avec langueur, ce cœur est trop à vous pour porter jamais d'autres chaînes que les vôtres, et en prononçant ces paroles il embrassa ses genoux.

Vous vous oubliez, milord, reprit la princesse, en me parlant comme si vous aviez pour moi de l'amour; mais vous n'en avez point,

et si vous en sentiez, vous auriez assez de respect pour le taire.

Ah, ma princesse ! répliqua le comte, je vous l'avais bien écrit, qu'aussitôt que je vous aurais ouvert mon cœur, vous le trouveriez criminel; j'avoue que mon respect a dû taire ce que j'ose ici vous expliquer. Mais, madame, je n'aurais peut-être pas encore franchi les bornes de ce respect, si votre erreur ne m'y eût forcé, et si la violence de mon amour ne l'emportait sur toutes les considérations de mon devoir.

Il s'arrêta un moment, et voyant qu'un rouge soudain s'était répandu sur le visage de la princesse, et que ses regards peu assurés marquaient le trouble de son cœur, il crut qu'elle ne l'écoutait pas sans émo-

tion, et se hasardant de lui prendre les mains et de les serrer dans les siennes : Oui, ma princesse, dit-il, si vous adorer est un crime, rien ne peut m'empêcher d'être le plus criminel de tous les hommes : la fortune me donne ce moment précieux, hélas ! ne l'enviez point à mon amour, qui ne peut plus se renfermer dans mon cœur; ma princesse, souffrez que le plus amoureux et le plus fidèle des hommes vous aime et vous adore : je ne demande pas que vous répondiez à mon amour; je sais la distance qui est entre vous et moi, mais ne me défendez point ce que le ciel lui-même me défendrait inutilement.

Je vous ai prêté tout le silence que vous pouviez attendre, reprit la princesse; et quelque offense que je

reçoive d'un aveu aussi téméraire que celui que vous m'avez fait, je vous ai d'ailleurs trop d'obligation pour en concevoir du courroux; je ne vous permets ni ne vous défends point de m'aimer, puisque ma défense ferait un rebelle, et que ma permission me rendrait complice de votre témérité; mais tout ce que j'exige de vous, c'est que vous n'épousiez point la nièce du duc, ne pouvant voir qu'avec chagrin dans son alliance un homme pour qui j'ai une si forte estime.

Ah madame! ni cette nièce que j'abhorre, ni quelque autre que ce soit au monde: et mon cœur ne sera jamais......

Il allait continuer, lorsque la princesse, feignant d'apercevoir l'alderman, se leva et l'interrompit.

En effet, soit qu'il fût prêt à son signal, ou qu'il retournât effectivement, il rentra presque dans ce moment, et le comte ne put en dire davantage : il conduisit la princesse à son carrosse, et fut rejoindre la compagnie, qui était déjà passée dans la salle, où les tables étaient servies.

Le comte se débarrassa le plus tôt qu'il put d'un régal qui ne pouvait que le fatiguer, dans l'impatience qu'il avait d'être seul pour réfléchir sur l'aventure heureuse qui venait de lui arriver. Et en effet il ne fut pas plutôt chez lui, que repassant tout ce que la princesse lui avait dit, il n'y trouva rien qui flattât ses espérances; car, quoique la défense d'épouser la nièce du duc pût être attribuée à la seule politique d'Elisa-

beth, cependant il lui parut qu'elle lui avait demandé ce sacrifice d'un air à juger que son cœur y prenait quelque intérêt, et se persuada qu'une princesse qui ne défend point à un inférieur de l'aimer, n'est pas éloignée de voir avec plaisir qu'elle en est aimée.

Elisabeth, de son côté, était extrêmement contente de cette entrevue, et s'était assurée de la rupture d'un mariage qui blessait et son amour et ses intérêts; elle avait vu le cœur du comte à découvert, et connu qu'elle en était passionnément aimée, et elle avait eu, à ce qu'elle s'imaginait, la force de ne lui point expliquer ses propres sentimens, quoique son amour ne fût pas moins violent que celui qu'on venait de lui déclarer; et si le comte, charmé par

le succès de cette première démarche, était dans l'impatience de chercher une seconde occasion d'entrevue ; la princesse ne brûlait pas moins du désir de le revoir, pour l'attacher inséparablement à ses intérêts.

Cet amant, tout rempli de l'ardeur de son amour et des espérances dont il se flattait, crut ne devoir pas différer un moment de rendre grâce à la princesse de la manière dont elle l'avait écouté, et ne se coucha point qu'il ne lui eût écrit cette lettre.

*Le comte de Courtenay à la princesse Elisabeth.*

« Puisque ma princesse ne me

défend plus d'aimer, je ne crains plus que mon cœur passe auprès d'elle pour un crime. Quel bonheur, divine princesse! quel bonheur de vous adorer et de pouvoir vous le dire sans craindre votre courroux; je vous le dirai donc sans cesse, puisque je ne cesserai jamais de vous aimer : mais ma félicité ne sera point parfaite, que vous n'ayez eu la bonté de me dire une fois que vous souffrez avec plaisir l'amour inviolable qu'a pour vous

COURTENAY. »

La princesse Elisabeth reçut dès le lendemain cette lettre, et se voyait fort avancée dans son amour, tandis que la princesse Marie, sa sœur, attendait inutilement que la

fortune lui fournît une occasion favorable de revoir le comte.

Mais à peine ces deux amans commençaient à s'embarquer avec les apparences d'un vent propice, qu'une tempête furieuse les mit à deux doigts du naufrage. Tandis que le comte de Sterny amusait le duc de Northumberland par les fausses espérances qu'il lui avait données d'agréer son alliance et d'entrer dans ses projets, il formait avec d'autres seigneurs une conspiration pour lui ôter le gouvernement, et leur dessein était de s'emparer de la personne du roi et, sous son autorité, faire arrêter le duc et le priver du ministère dont il abusait.

## CHAPITRE IV.

Cette trame fut découverte par la vigilance du duc, le même jour que le comte vit Elisabeth chez l'alderman, et le lendemain ce ministre, ayant pris toutes ses mesures, fit arrêter huit ou dix seigneurs, et entr'autres le comte de Sterny et Courtenay son fils; tous furent resserrés dans la tour avec une extrême exactitude, et le procès ayant été poussé avec chaleur, Sterny, en peu de jours, fut condamné à perdre la tête et exécuté, tous ses biens confisqués, et le comte son fils,

qu'on ne put convaincre d'être entré dans le complot, resta dans la tour de Londres, fort étroitement resserré.

Mais le duc de Northumberland ne s'en tint pas là; et prenant cette occasion pour pousser à bout le dessein qu'il avait formé de faire passer la couronne à son fils, il fit concevoir au roi que cette entreprise concertée pour se rendre maître de sa personne, était un complot de ses sœurs pour lui ôter la vie, et renverser la réforme de la religion ; et qu'ayant ajouté ce crime à leurs autres incapacités, il ne pouvait, et pour l'intérêt de l'état et pour sa propre conservation, se dispenser de les exclure de la couronne, et d'y appeler les trois filles du duc de Suffolck, comme nièces de

Henri VIII, et les plus proches et les plus habiles à succéder.

Le roi, qui n'avait pas quinze ans, malade de corps et d'esprit, et qui, dans sa faiblesse, était incapable, de concevoir ce qui était juste ou utile à son état, ni de résister à la puissante autorité du duc, fit tout ce que voulut ce ministre, et par un testament ayant exclu ses deux sœurs de la couronne, il déclara pour ses héritiers légitimes les filles du duc de Suffolck, dont le fils du duc avait épousé l'aînée; et ce ministre eut assez de pouvoir pour forcer le conseil à souscrire ce testament.

Dans cet état déplorable, les princesses qui, d'un côté, voyaient leur cher comte prisonnier et privé de tous ses biens, et elles-mêmes persécu-

tées par la plus violente de toutes les injustices, suspendirent leurs pensées amoureuses pour se réunir contre leur ennemi commun. Elles firent d'inutiles protestations au conseil, et ne purent même obtenir la permission d'aller voir leur frère qui se mourait.

Ce monarque infortuné survécut peu à son testament; et le duc qui avait obtenu tout ce qu'il voulait de son imbécillité, et qui pouvait appréhender quelques remords, eut soin de ne lui en pas donner le temps; et soit que le venin lent qu'on lui avait donné fût arrivé à son période, soit qu'on en eût précipité l'effet par une nouvelle dose qu'on y ajouta, il mourut empoisonné, le 16 juillet 1553; et le duc de Northumberland fit en même

temps proclamer reine Jeanne Grey, femme de son fils.

La princesse Marie s'était retirée dans la province de Suffoclk, tandis que la princesse Elisabeth, avec un courage plus intrépide, était restée dans Londres sous prétexte de la servir dans des intérêts qu'elle disait communs; mais sa vue politique était que Jeanne Grey n'ayant aucun droit légitime à la couronne, et Marie étant odieuse à la religion anglicane, qui était alors très-puissante, elle pourrait, entre les deux partis, en former un troisième, plus fort, et qui, à l'exclusion des deux autres, la mettait sur le trône.

Mais son temps n'était pas venu, et la princesse Marie, soutenue de son droit légitime et appuyée de l'archevêque de Cantorbéry, de

tout le parti catholique, et de ceux qui aimaient l'équité, ou qui haïssaient le duc se fit proclamer reine, marcha droit à Londres, y entra presque sans obstacle, et ayant fait arrêter le duc de Northumberland, étouffa ce parti et leurs vaines prétentions, en faisant voler d'abord la tête du duc sur l'échafaud, et en renversant les autres pour les envoyer au même supplice avec plus de formalités. La princesse Élisabeth, voyant que tout pliait sous sa sœur, fut au-devant elle, lui rendit hommage, et par une politique artificieuse se montra assez indifférente pour l'une et pour l'autre religion, afin qu'en se conservant la nouvelle secte, elle ne se fît point ennemie de celle qui allait triompher.

Sitôt que la reine se vit maîtresse de Londres, son premier soin fut de penser à l'infortuné Courtenay, dont le père avait été la dernière victime de l'ambition du duc, et qui gémissait dans les ténèbres de la tour. Elle l'en tira, et ne se contenta pas de lui rendre tous les biens et toutes les dignités de son père; mais elle y ajouta une partie de la confiscation des biens du duc qui l'avait opprimé, et l'honora tout d'un coup d'une faveur singulière, que l'on ne pouvait blâmer, puisqu'on ne la pouvait imputer qu'à la reconnaissance de ce qu'il avait souffert pour soutenir les intérêts de l'héritière légitime de la couronne contre les desseins de ceux qui la voulaient usurper.

Mais les faveurs de la reine

avaient un autre principe. Son élévation sur le trône n'avait point étouffé l'amour qu'elle avait conçu pour un homme qui était devenu son sujet ; et le jugeant digne de sa couronne, et par sa sagesse, et par ses vertus, et par le sang illustre dont il tirait sa naissance, et qui n'était au dessous d'aucune fortune, elle se résolut de penser sérieusement à partager la sienne avec lui, et à l'élever au comble de la grandeur en l'épousant.

Le comte ne fut pas plutôt sorti de la tour, qu'après avoir rendu ses premiers devoirs publics à la reine, il fut saluer la princesse Elisabeth. Quelle joie de revoir cet amant après l'orage épouvantable qu'il venait d'essuyer, et de lire dans ses regards l'ardeur et la constance de son amour!

Comme les raisons qui, pendant la tyrannie du duc, les obligeaient à tant de circonspection pour un entretien secret, ne subsistaient plus, elle n'hésita point de lui en fournir adroitement une occasion, et, le conduisant à la ruelle de son lit, sous prétexte de vouloir apprendre de sa bouche le secret du complot dans lequel était entré le comte de Sterny, son père, elle fit signe d'un coup-d'œil à Carren, la plus fidèle de ses femmes, qui, comprenant ce qu'elle désirait, écarta tout ce qui était dans la chambre et les laissa seuls.

---

## CHAPITRE V.

Dès que le comte se vit seul avec la princesse, il porta les yeux sur elle, et, continuant le discours qu'il avait commencé : Ce complot de mon père, lui dit-il, ne peut servir, madame, qu'à satisfaire une curiosité inutile; mais que votre altesse ait la bonté d'en satisfaire une plus importante, en m'apprenant si ses bontés ne sont point refroidies, et si Courtenay fidèle et constant peut toujours l'aimer sans qu'elle s'en offense.

Comte, reprit la princesse, il me

semble que votre amour a une curiosité bien précipitée; il faut du moins se donner le temps de respirer, après toutes les peines que la persécution du duc nous a fait essuyer.

Ah! madame, reprit le comte, un amour comme le mien peut-il être accusé de montrer trop d'impatience? Les cruelles persécutions du duc n'en ont pas un seul moment suspendu la violence, et je ne me suis réjouis de ma liberté, que parce qu'elle me met en état de venir me jeter à vos pieds, vous y réitérer le serment d'une fidélité inviolable. Tous les biens dont il a plu à la reine de me combler, ne valent pas un coup-d'œil favorable de ma princesse, me le refusez-vous?

Ah ! madame, laissez dire à ces yeux qu'un amour que vous ne défendez point vous agrée, et souffrez que je me flatte de pouvoir, par ma persévérance, arriver à ne vous être pas indifférent.

Comte, reprit Élisabeth, un mérite comme le vôtre ne le peut être à une princesse qui en connaît, comme moi, toute l'étendue; et puisque vous voulez absolument pénétrer dans le secret de mon cœur, et que je ne puis m'expliquer avec plus de liberté que je n'ai fait, je vous permets de me croire et très-juste et très-reconnaissante.

Achevez, ma princesse, achevez, dit le comte en se jetant à ses genoux et en les embrassant; rendez-moi le plus heureux de tous les hommes, en m'apprenant que votre cœur ne

voit pas sans émotion le plus passionné de tous les amans soupirer à vos pieds.

. Comte, ne vous en ai-je pas dit assez? reprit Élisabeth. Vous m'aimez moins que vous ne le dites, puisque vous m'épargnez si peu : contentez-vous du secret que vous avez surpris de ma faiblesse, et croyez que les peines que vous avez souffertes m'ont été aussi sensibles que les miennes propres.

Quelque satisfait que dût être le comte de ce qu'Élisabeth venait de lui dire, il aurait peut-être voulu pousser plus loin sa curiosité, si Carren n'était venue avertir que l'évêque de Wincester, ce célèbre Gardiner, qui était aussi sorti de la tour, et qui fut bientôt le premier ministre et le chancelier de

la reine, venait saluer la princesse. Elle congédia le comte, et fut jusqu'à la porte de sa chambre recevoir celui qui devait être dans peu le plus terrible de ses ennemis.

Cependant la reine, résolut de ne point différer d'expliquer au comte son intention de le couronner. L'ayant fait entrer seul dans son cabinet, après qu'elle lui eût parlé de quelques affaires peu importantes, elle attacha ses yeux sur lui, et voyant qu'il les baissait par respect : Comte, lui dit-elle, les faveurs que vous avez reçues de moi ne sont pas l'effet de ma seule reconnaissance, mais de la distinction que je fais de votre sagesse et de vos vertus. Dieu m'a élevée sur un trône ébranlé par les orages

dont il est agité, et par la division des esprits. J'ai besoin, non seulement de ministres prudens, fidèles et éclairés, mais de choisir une main qui, partageant mon autorité royale, m'aide à la soutenir. Je vous crois trop attaché à mes intérêts pour douter de la sincérité de vos conseils, dites moi, sans déguisement, sur qui vous me conseillez de jeter les yeux pour donner un roi à l'Angleterre.

Le comte, qui ne pouvait pas prévoir où la reine en voulait venir, lui fit un discours sage et profond sur l'état où se trouvait le royaume, sur la puissante différence des partis qui le divisaient, tant pour les intérêts de la religion, que pour les intérêts particuliers de ceux qui pouvaient remuer; il lui expliqua

toutes les raisons qui pouvaient la porter à élever un sujet à cet honneur, et toutes celles qui pouvaient la résoudre à préférer l'alliance d'un prince étranger à celle d'un sujet, qui ne pouvait manquer d'exciter de furieuses jalousies dans l'esprit de ceux qui croiraient mériter la couronne, et qui la verraient sur la tête d'un autre; il examina ensuite la situation de tous les princes sur qui elle pouvait jeter les yeux, les inconvéniens qui pourraient naître du choix d'un prince de la religion romaine, ceux qui naîtraient de celui d'un prince de la nouvelle religion, et enfin, après avoir, avec autant de prudence que de sincérité, expliqué sa pensée sur toutes ces choses, il conclut que son avis était qu'elle épousât un prince étranger,

mais de la religion protestante, quoiqu'elle fût de la romaine, afin que ses sujets de l'une et de l'autre part, voyant l'autorité royale tout à la fois unie et partagée entre les deux sectes, eussent moins de peine à se réunir dans une profonde obéissance : au lieu que si elle épousait un catholique, elle détacherait tout d'un coup de ses intérêts les esprits inquiets de ceux qui, professant la réforme, jeteraient indubitablement l'état dans une guerre civile.

La reine écouta le comte avec une profonde attention : elle admirait l'étendue de ses lumières, la solidité de son jugement, et la parfaite connaissance qu'il avait de l'état où se trouvait la monarchie ; et après un peu de réflexion, portant sur lui un regard dont la tendresse prévenait

déjà ce qu'elle méditait, elle prit la parole et lui dit :

Comte, je ne me suis pas trompée lorsque je vous ai regardé comme le plus habile seigneur de mon royaume et le plus capable de m'aider de ses conseils ; mais vous vous êtes trompé en deux choses, l'une, en me conseillant d'élever sur le trône un prince étranger, qui ne plairait peut-être pas à un de mes sujets, et l'autre, en ne voulant pas juger qu'entre tous mes sujets il n'y en a point qui soit plus digne de cet honneur que vous.

Moi ! madame ? dit le comte, extrêmement surpris d'une proposition à laquelle il ne s'attendait point, et qui était incompatible avec l'état où se trouvait son cœur.

Oui, vous, comte, reprit la rein :

votre mérite m'est si connu, et a fait une si profonde impression sur mon esprit dès le moment que je vous ai vu, que j'ai moins désiré l'autorité souveraine pour moi-même, que pour élever sur le trône le plus digne de mes sujets. Vous avez levé vous-même, par vos raisons politiques, l'unique obstacle que j'aurais pu trouver dans la différence de nos religions, outre que le ciel pourra bénir mes intentions en vous rappelant à la mienne; en un mot, c'est à vous que je destine cet honneur; et quoique vous en ayez les premières obligations à vos vertus, je ne rougis point de vous avouer que mon cœur n'y a pas moins de part que l'intérêt de mon état.

Le comte était dans un étonne-

ment qui ne lui permettait pas de répondre; et si la reine ne l'avait pas attribué à la surprise d'une fortune si peu attendue, elle n'aurait pas eu de peine à démêler que son trouble venait d'une autre cause.

Enfin, lorsque ses premières agitations lui permirent de s'expliquer, il reprit la parole, et baissant ses yeux pour cacher son trouble et sa douleur :

Ah! madame, lui dit-il, quelle pensée est entrée dans l'esprit de votre majesté? Ne prévoit-elle pas dans quel précipice elle plongerait son état en m'élevant sur le trône? Tant de seigneurs qui ont infiniment plus de raisons d'aspirer à cet honneur; la maison de Suffolck déjà tant de fois alliée de la couronne; celle de Dudley, mon ennemie capitale;

celle de Seymour, dont l'ambition ne s'est point éteinte par la mort funeste du duc de Sommerset et de l'amiral, et tant d'autres verraient-elles sans jalousie une si injuste distinction ? Jusqu'où ne s'oublierait point leur malignité, en voyant une reine mettre sa couronne sur la tête d'un homme dont l'âge est si fort au-dessous de celui de votre majesté, et ne craindrait-elle point qu'on attribuât moins ce choix à son zèle pour le bien de l'état, qu'à un penchant dont les malintentionnés se feraient un prétexte de censurer le premier pas de son règne? Non, madame, les intérêts de votre couronne me sont trop chers pour accepter un honneur qui serait la source d'une infinité de désastres : honorez-moi de vos faveurs et de votre confidence,

vous trouverez en moi le plus fidèle et le plus zélé de vos sujets. Mais si les princesses du sang d'Angleterre se sont fait une espèce d'habitude de descendre à des alliances particulières, l'illustre sang d'Autriche dont sort votre majesté ne peut souffrir qu'elle communique sa couronne à d'autres qu'à un prince digne de la porter.

La reine qui ne s'attendait point à un refus semblable, demeura confuse : elle n'avait garde de l'attribuer à sa véritable cause; elle se persuadait que quand le comte aurait quelque secrète attache pour une Anglaise, il n'y aurait point de chaîne que l'offre d'une couronne ne fît rompre. Ainsi, attribuant à la vertu désintéressée et au zèle sincère du comte un raisonnement qui parais-

sait assez bien fondé, elle ne s'attacha qu'à répondre à ses raisons, en les détruisant toutes l'une après l'autre. Elle lui parlait avec d'autant plus de chaleur, qu'elle lui avait déclaré que son inclination avait part à ce choix : mais enfin le trouvant inébranlable dans son refus qu'il appuyait encore de nouvelles raisons, et piquée en secret de ce qu'elle avait douze ans plus que lui, elle le congédia froidement, en lui disant qu'elle lui donnait deux jours pour y réfléchir et pour se résoudre.

---

## CHAPITRE VI.

On ne peut imaginer le trouble où cet entretien jeta le comte. Il voyait que la reine agissait par un pur principe d'amour et d'un amour déclaré, qu'ainsi elle serait infiniment plus ferme dans cette résolution que si elle ne l'avait prise que par une raison d'état et de politique, et que l'offense qu'elle recevait d'un refus lui en étant plus sensible, elle pourrait attirer aussi de plus funestes effets, non seulement sur lui, mais sur la princesse Elisabeth, si elle

pouvait découvrir qu'elle fût sa rivale.

Il se retira chez lui et se renferma seul pour examiner avec plus d'attention la conduite qu'il devait tenir dans une conjoncture si délicate, non pas qu'il hésitât de perdre plutôt sa vie et sa fortune, que de concevoir la moindre infidélité pour la princesse Elisabeth; mais toutes ses appréhensions se tournèrent à garantir cette princesse de l'effet du courroux de sa sœur. Il ne douta point que la reine, cherchant dans son esprit toutes les raisons d'un refus qui paraissait si opposé à ses intérêts, ne manquerait pas de pénétrer que l'amour devait y avoir part, que, sur cette pensée, elle ferait indubitablement épier toutes ses démarches, et que pour l'empê-

cher de découvrir sa secrète correspondance avec la princesse, il ne devait plus la voir qu'avec des mesures fort étudiées, mais que cependant il devait l'instruire de ce qui s'était passé : c'est ce qui l'obligea de lui écrire ce billet sans adresse.

BILLET.

« Je sors du cabinet de la reine, j'ai les choses du monde les plus importantes à vous communiquer, et je ne puis vous les écrire; je n'ose cependant vous aller voir ouvertement, quoiqu'il soit très-nécessaire que je vous voie; vous avez trop d'esprit pour ne m'en pas produire l'occasion avec tout le secret et la circonspection que demande la situation dans laquelle je me trouve. »

La reine, de son côté, après avoir pesé toutes les raisons dont le comte avait appuyé son refus, et ne trouvant pas qu'elles dussent se mettre en balance avec une couronne offerte par une reine qui lui déclarait son amour, se persuada aisément qu'il aimait ; et ne pouvant sur aucune apparence attacher ses soupçons sur qui que ce soit, elle résolut de mettre autour de lui tant d'espions, qu'elle découvrirait ce secret. Cependant elle ne désespéra point qu'un peu de réflexion sur l'éclat du trône ne le ramenât bientôt à ce qu'elle désirait.

La lettre du comte fut fidèlement rendue à la princesse ; elle la lut avec surprise, et la communiquant à Carren qu'elle avait faite la fidèle dépositaire de son cœur, toutes

deux touchèrent d'abord au but ; et jugèrent qu'il fallait que la reine lui eût proposé de l'épouser ; cependant réfléchissant ensuite sur l'attachement inviolable qu'elle avait pour la religion romaine, et sur l'orgueil du sang d'Autriche, elles craignirent qu'il n'y eût d'autres mystères qui pouvaient concerner la vie ou la fortune de la princesse, et de cette inquiétude elles passèrent aux moyens de fournir au comte la commodité d'une entrevue si secrète, que non seulement elle fût impénétrable, mais qu'elle pût servir toutes les fois qu'il serait nécessaire qu'ils se vissent.

Outre que l'amour est le premier de tous les ingénieurs, elles avaient l'une et l'autre trop d'esprit pour manquer d'expédiens. Carren avait,

contre l'hôtel de la princesse, une maison dont l'entrée donnait dans une rue, et dans laquelle elle pouvait entrer par une petite galerie secrète ; et cette maison était adossée contre une autre, dont la porte donnait dans une autre rue, et qui se trouvait vide. Elle s'en rendit maîtresse dès le même jour, en la faisant louer par un de ses amis ; et ayant fait secrètement percer une porte de communication entre les deux maisons, elle fit donner au comte la clef de la maison louée ; et dès la nuit suivante il s'y rendit déguisé : tandis que Carren, qui couchait seule dans la chambre de la princesse, prit le temps que toutes les filles furent retirées, et la conduisit par la petite galerie dans un appartement de sa maison où elle

était attendue. A peine vit-elle le comte que, sans attendre qu'il lui parlât :

Eh bien, milord ! lui dit-elle, doutez-vous que mon cœur ne soit sensible à votre amour, après la démarche à laquelle vous m'engagez ? Mais quelle raison si importante peut vous obliger à me connaître de la sorte ?

Le comte répondit à la princesse avec tous les sentimens de respect et de reconnaissance que son amour pouvait lui témoigner, et lui ayant expliqué tout l'entretien qu'il avait eu avec la reine, il la jeta dans une extrême surprise. Elle avait trop de pénétration pour ne pas concevoir toutes les suites terribles dont ce contre-temps les menaçait, et après avoir fait ensemble toutes les ré-

flexions que le temps leur permettait, la princesse regardant fixément le comte, lui dit :

Eh bien, milord! à quoi votre cœur se résout-il?

Il n'a pas un moment balancé, madame, lui répondit le comte; et je rends grace au ciel de ce que votre altesse, n'ayant pas dédaigné d'abaisser son cœur jusqu'à moi, je puis lui faire voir que le mien est capable de mépriser pour elle toutes les couronnes de la terre. Non, madame, continua-t-il, ne croyez pas que je sois assez lâche pour sacrifier à une ambition importune un amour qui fait seul toute ma félicité; je vous aime, je donnerais la dernière goutte de mon sang, et le verserais dans les plus affreux supplices plutôt que d'avoir la

pensée de vous être infidèle.

Et moi, comte, dit Élisabeth, quoique l'amour que j'ai pour vous ne cède point à celui que vous me témoignez, il agit avec plus de reraison; et si la reine persiste absolument dans le dessein qu'elle a formé de vous couronner, je vous conseille de répondre à ses bontés, et de ne pas vous exposer à la disgrace fatale que votre refus vous attirait : je vous aime trop pour vous priver d'une couronne ; je ne voudrais la posséder que pour vous la mettre sur la tête : mais puisque je ne puis vous la donner, ne me donnez pas le déplaisir de vous la ravir.

Ah ! madame, que vous m'aimez peu ! reprit la comte, puisque vous êtes si peu jalouse d'un cœur qui

ne peut soupirer que pour vous : si j'en avais deux, je pourrais en sacrifier un à vos conseils ; mais je n'en ai qu'un, et vous le possédez uniquement : ni fortune, ni couronne, rien ne peut ébranler ma résolution, et si vous m'aimiez véritablement, vous l'approuveriez.

Comte, dit la princesse, que vous pénétrez mal dans les sentimens de mon cœur ! Hélas ! je vous donne un conseil qui me donnerait peut-être la mort ; mais n'imputez qu'à la crainte de vous perdre, celui que je ne vous donne qu'à regret. Le ciel m'est témoin que le plus ardent de tous mes désirs, c'est celui de vous voir m'aimer constament ; et si vous pouviez, sans risquer et votre vie et votre fortune, rejeter les propositions de la

reine, j'approuverais votre résolution : mais songez que vous nous perdez peut-être tous deux en refusant une couronne, qui, m'ôtant l'espoir d'être à vous, peut me laisser celui que vous ne cesseriez point d'avoir, pour une princesse qui vous aime, les sentimens de tendresse que vous lui devez.

Non, madame, non répondit le comte, ma main ne sera jamais où n'est point mon cœur; c'est une résolution inébranlable, je n'aimerai jamais que vous, et ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

Puisque vous êtes dans cette terrible résolution, dit Élisabeth, appelez donc toute votre prudence à votre secours pour vous démêler d'un embarras aussi prodigieux que celui où vous met la reine. Ils se

consultèrent ensuite avec Carren, sur la manière dont ils devaient se conduire pour cacher leur intrigue à la reine, et se voir malgré la vigilance avec laquelle elle allait faire éclairer leurs pas. L'endroit où cette scène se passait leur parut très-favorable et hors de soupçon, et le comte promit de s'y rendre la nuit suivante, parce qu'il ne doutait pas que la reine ne lui donnât encore quelque nouvelle matière qui mériterait d'en informer la princesse.

---

## CHAPITRE VII.

Ils se séparèrent enfin après que, par un gage éternel de son amour, Elisabeth eut permis au comte de de lui baiser la main, et que de sa part elle l'eut embrassé en lui disant ces mots : Croyez, comte, que votre cœur m'est mille fois plus cher que le trône que vous refusez pour moi, et que je ne cesserai de ma vie de vous aimer.

Cependant la reine dès le même jour qu'elle se fut ouverte au comte, choisit pour son chancelier et premier ministre d'état le fameux Gardiner, évêque de Wincester, et le plus zélé de

tous les catholiques. Elle lui communiqua le dessein qu'elle avait formé de mettre le comte sur le trône; mais ce ministre qui ne respirait que de travailler puissamment à rétablir la religion romaine sur les ruine de la réforme, regarda ce dessein comme un obstacle à son projet; et ne croyant pas qu'une reine qui était dans un âge mûr, puisqu'elle avait près de trente-six ans, agît par un penchant d'amour, il combattit avec tant de chaleur cette pensée, qu'il s'en fallut peu qu'il ne s'attirât une soudaine disgrace. Cependant il resta maître du conseil et des affaires, mais non pas des inclinations de la reine, qui se flattait toujours de l'espérance de vaincre les refus du comte, et qui résolut de ne rien oublier pour en venir à bout.

Mais elle ne fit que des efforts inutiles, et plus elle le pressait, plus elle trouvait de résistance, et ses résistances la confirmaient de plus en plus dans la pensée qu'il aimait.

La princesse au contraire consolait ses chagrins en jouissant tranquillement du plaisir de voir son cher comte dans la maison de Carren, et de celui de tromper la vigilance de tous les espions de sa rivale. Cet amant adroit prenait des mesures si justes pour se déguiser lorsqu'il se dérobait de chez lui, qu'il rendit son intrigue impénétrable, jusqu'à ses propres domestiques, ne se confiant qu'au seul Wirton, de la fidélité duquel il ne pouvait douter.

Ces entrevues fréquentes des deux jeunes amans passionnés, et qui l'un et l'autre avaient un extrême

penchant au plaisir, ne se passèrent pas sans se donner toutes les assurances réelles d'un véritable amour; et l'on en doit croire la princesse elle-même, qui après la mort de son amant, disait publiquement, qu'en matière d'amour humaine, le comte avait les talens d'un ange : ce qu'elle expliquait par ces mots italiens, *il comte nella more humano haveva talenti angelici.* Et en effet c'était le couple le plus accompli de l'Angleterre. Le comte avait vingt-trois ans et la princesse vingt: l'un et l'autre avaient infiniment d'esprit, de feu, et d'enjouement, ils semblaient tous deux sortis des mains de l'amour, et tous deux s'aimaient à la fureur. Ce fut donc là qu'ils se jurèrent une constance à l'épreuve de toutes les disgraces du monde, et

que par un écrit double, ils se signèrent une promesse réciproque d'ajouter à l'union de leur cœur la cérémonie du mariage, aussitôt qu'ils pourraient le faire sans hasarder leur vie. Carren et Wirton souscrivirent comme témoins de cette promesse, et dès ce moment Elisabeth regarda le comte comme l'unique époux que le ciel lui avait destiné, et que son cœur avait choisi.

Mais la politique n'eut pas moins de part que l'amour à cette importante démarche de la princesse : elle savait que le comte avait un puissant crédit parmi ceux qui professaient la réforme, qu'il avait même d'étroites liaisons avec le duc de Suffolck, chef de ce parti, et qui seul était capable d'entreprendre et

de soutenir toute une révolte contre la princesse Marie : de sorte que, conservant toujours dans le cœur un désir ambitieux de détrôner sa sœur si elle en trouvait l'occasion, ce qui ne pouvait arriver sans que tout le parti réformé ne se déclarât ouvertement en sa faveur, elle craignait que les bienfaits de la reine et les vues d'un trône assuré ne déterminassent enfin le comte à préférer une fortune présente à des espérances incertaines, ou à un amour dont quelquefois on se lasse.

Elle avait même découvert par les espions affidés qu'elle entretenait auprès du chancelier Gardiner, que ce ministre, dans le dessein de la perdre comme le principal arc-boutant de la réforme, voulait commencer par la priver de la qualité

de princesse, en la faisant déclarer bâtarde et incapable de succéder à la couronne. Elle se donnait bien de garde d'en rien communiquer au comte, de crainte de l'éloigner de ses intérêts : ainsi dans cet état et par le conseil de Carren, elle ne négligea rien pour conserver absolument le comte, et avec lui tout le crédit qu'il avait dans le plus puissant parti de l'état.

Les choses étaient dans cette situation, lorsque le parlement s'assembla; le chancelier avait pris soin que le nombre des députés attachés à la religion romaine prévalût sur les réformés. Il voulait mettre tout de bon la main à la destruction de ce parti, et les avis qu'on avait donnés à la princesse Elisabeth étaient justes. Gardiner qui ne voulait pas,

comme il le disait lui-même, se contenter de couper les branches, mais qui prétendait mettre la hache au tronc, avait résolu d'exterminer la princesse; mais étant fin et politique il ne voulut marcher que pas à pas; et le premier qu'il fit, ce fut de proposer au parlement la cassation du divorce injuste de la reine Catherine d'Autriche, en leur disant qu'en vain l'on aurait reconnu la princesse Marie pour reine légitime si, pour étouffer tous les prétextes dont les brouillons voudraient se servir, la nation ne reconnaissait pas sa mère pour légitime épouse de Henri VIII.

On ne pouvait pas un fondement plus juste ni plus plausible; aussi n'y eut-il pas un seul membre du parlement qui ne concourût par son

suffrage à une si équitable proposition, et tout d'une voix l'on cassa le divorce de Henri et de Catherine, et l'on déclara leur mariage légitime.

Mais le chancelier savait bien que cette décision emportait nécessairement la nullité du mariage d'Anne de Boulen, puisque Henri ne pouvait avoir deux femmes à la fois, et qu'Élisabeth était née pendant la vie de la reine Catherine. Ainsi le parlement ayant fait ce premier pas en faveur de Marie, ne put, sur les poursuites du chancelier, se dispenser de prononcer que le mariage d'Anne de Boulen était nul, et, par une conséquence nécessaire, Élisabeth illégitime, incapable de succéder à la couronne.

Cette décision du parlement fut,

à la diligence de Gardiner, signifiée à la princesse, avec défense de prendre d'autre rang ni d'autre titre que ceux qui se donnent aux enfans bâtards. On lui ôta ses pensions, et on lui ordonna de sortir de Londres, et de se retirer dans un château qui lui fut indiqué. Quel coup de foudre pour une princesse ambitieuse! mais quelle douleur pour le comte, qui, dans la crainte de découvrir ce que l'un et l'autre avaient tant d'intérêt de cacher à la reine, n'osa faire aucune démarche en faveur d'Élisabeth, et se vit forcé de suivre le torrent impétueux des suffrages de la chambre haute, et de féliciter la reine sur un succès qui était si funeste à son amour.

Dès la même nuit, il fut mêler

l'amertume de ses douleurs à celles de la princesse; il croyait la trouver pénétrée de tout ce qu'un pareil coup peut inspirer de sentimens outrés à une femme ambitieuse contre une rivale qui triomphait; mais Élisabeth avait bien plus de politique, et renfermant dans son cœur tout le ressentiment dont elle était dévorée.

Venez, comte, lui dit-elle, dès qu'elle le vit entrer, venez partager des peines qui nous sont communes; et puisque vous êtes le seul capable de me consoler, venez soutenir ma constance dans une injustice dont on voudrait m'accabler: mais qui peut ébranler ma fermeté, tant que je saurai que mes malheurs ne me privent point de votre amour?

Moins vous méritez la persécution que l'on vous fait, répondit le comte, moins votre vertu se doit affliger; mais, madame, le ciel est au-dessus des hommes, et ce que la malignité des uns vous ôte aujourd'hui, l'équité de l'autre vous le rendra peut-être avec usure. L'Angleterre est un théâtre perpétuel de révolutions, un instant change le calme dans la tempête la plus furieuse; et cette tempête, en un moment, se change en bonnace : je viens vous offrir tout ce qui dépend de moi : vie, biens, amis, tout est à vous.

Ah! comte, dit la princesse, je n'ai besoin que de votre constance pour me consoler de tout ce que je perds. La reine essaie de m'ôter ma qualité, mes biens, mes droits; mais

pourvu que je lui ôte toujours votre cœur, je suis assez vengée, et elle perd infiniment plus que moi.

Le comte informa ensuite exactement la princesse de tout ce qui s'était passé, lui fit connaître les différens sentimens qu'il avait découverts, malgré le concours unanime des suffrages; que quantité de seigneurs murmuraient en secret de ce qu'ils étaient forcés de faire en public, et qu'elle ne devait rien désespérer; qu'il fallait céder à l'impétuosité du flot, caler la voile et relâcher jusqu'à ce qu'un meilleur temps parût; enfin il l'assura que cette disgrace de la fortune l'attachait encore plus inséparablement à elle, et lui donnait plus d'horreur des empressemens que la reine continuait de lui témoigner.

Mais la douleur la plus sensible de ces deux amans, c'est que la princesse était obligée de s'écarter de Londres; qu'ainsi leurs mesures étaient rompues, et que la reine ayant fait le comte son grand-chambellan, cet emploi dont elle l'honorait, l'attachant plus particulièrement auprès d'elle, lui donnerait peu de liberté de se dérober pour la voir, et plus de difficulté de couvrir ses démarhes; enfin ils convinrent de s'écrire le plus souvent qu'il leur serait possible pour s'informer réciproquement et de l'état de leur cœur et de celui de leur fortune.

---

## CHAPITRE VIII.

Après le coup qui affermissait la reine sur le trône, et qui ôtait tout prétexte à ceux qui auraient voulu entreprendre de la troubler, elle redoubla ses persécutions auprès du comte pour l'obliger à se rendre aux attraits de la fortune qu'elle lui offrait. Elle crut même qu'elle pourait l'y résoudre en feignant de vouloir mettre sur le trône un prince catholique, et elle se persuadait que, comme le comte était zélé pour la réforme, l'appréhension qu'une alliance avec un romain ne mît un

trop grand poids dans la balance, l'obligerait à faire par raison d'état ce qu'il ne voulait pas faire par inclination.

Le chancelier qui avait donné un terrible coup de pied à la réforme par ce qui s'était passé au parlement contre la princesse, appliqua tous ses soins à faire en sorte que la reine mît sur le trône un catholique, et lui en proposait deux : l'un était le fameux cardinal Palus, anglais, âgé de plus de cinquante ans, mais d'un genre sublime, grand politique, éminent par mille vertus dignes du trône, et appuyé du souverain pontife, qui, dans cette vue, l'avait nommé légat en Angleterre.

L'autre était le prince Philippe d'Espagne, fils de l'empereur Charles-Quint, et qui étant son unique

successeur pour tous les états qui composaient la monarchie espagnole, devait être le plus puissant souverain de l'Europe.

La maison d'Autriche, qui pour lors était remplie du vain projet de la monarchie universelle, crut qu'il n'y avait pas un moyen plus sûr d'engloutir la France, qui se divisait alors par les semences d'une guerre civile, que d'unir l'Angleterre à la puissance espagnole, et que la France, qui seule pouvait faire obstacle à l'accomplissement de ce grand dessein, ne serait pas plutôt détruite, que tout le reste de l'Europe serait soumis, ou par l'union de leurs états, ou par la dépendance de leurs souverains. Dans cette pensée, il n'y a point de machine que la politique de ces princes ne remuât

pour faire réussir ce mariage, et le chancelier ayant été d'abord gagné par l'appas du triomphe assuré de la religion romaine, il ne restait plus qu'à gagner la reine, dont le cœur était tout catholique, et dans lequel on ne trouvait d'obstacle que l'amour qu'elle avait pour un sujet réformé. Cependant cet amour triomphait, et si le comte avait voulu répondre aux désirs de la reine, le sujet protestant l'aurait emporté sur toute la grandeur du roi catholique. Aussi fallait-il avouer qu'il y avait une grande différence entre l'un et l'autre, puisqu'au lieu que Courtenay n'avait rien qui ne fût capable de charmer et de forcer le cœur le plus austère à prendre de l'amour, Philippe n'avait rien en sa personne qui fût capable d'en inspirer le moindre

sentiment. Il avait la taille médiocre, l'air embarrassé, le front d'une grandeur prodigieuse, les yeux petits, les lèvres grosses et entr'ouvertes, le teint blanc, mais pâle, le menton carré, la démarche arrogante et le corps imployable. Pour l'esprit, il l'avait fin, profond, artificieux, dissimulé, ambitieux, aimant peu la guerre, avare, cruel, ingrat, et dont la politique se trompait souvent pour vouloir trop raffiner. La reine feignit donc d'écouter les propositions que l'empereur Charles-Quint lui fit faire pour le prince Philippe son fils, et reçut même le comte d'Egmont son ambassadeur; mais cette feinte n'eut point le succès qu'elle espérait : le comte demeura ferme dans ses refus, et la reine qui continuait ce-

pendant de faire observer exactement toutes ses démarches, découvrit enfin, par un coup du hasard plutôt que par la vigilance de ses espions, la véritable cause de ses froideurs.

La princesse était, comme je l'ai dit, reléguée dans un château, à douze lieues de Londres, et le comte que son emploi attachait auprès de la reine, ne pouvait y aller facilement, et n'osait y paraître à découvert. Il y avait assez près du château un bois extrêmement épais par les broussailles qui en garnissaient le pied; Carren avait eu le soin de faire pratiquer dans l'endroit le plus fort une chambre de feuillages, où l'on pouvait entrer de deux côtés par de petites coupes embrouillées en forme de laby-

rinthe; et où l'on se conduisait à l'aide de certaines marques; et comme l'entrée en était double, en postant de part et d'autre une sentinelle à l'entrée des petites routes, il était impossible d'y être surpris. Le comte, informé de ce réduit, tenait des relais toujours prêts, et sitôt qu'il pouvait s'échapper il se rendait déguisé dans ce bois, et accompagné du seul Wirton, qu'il postait de son côté en vedette, tandis que la princesse s'y rendait aussi de son côté, après avoir laissé Carren en sentinelle.

Rien ne paraissait mieux imaginé ni plus sûr, et plusieurs entrevues leur avaient parfaitement réussi; mais la fortune qui se plaît à déranger tout ce que la prudence a le mieux concerté, renversa leurs me-

sures. Un jeune paysan voulant prendre un nid, monta sur le haut d'un arbre assez près du réduit de ces deux amans, et à peine fut-il caché dans le milieu du feuillage, qu'il vit la princesse, qui lui était connue, entrer dans la broussaille épaisse, et peu de temps après il vit un homme, qu'il ne connaissait point, suivre un petit sentier, et se rendre par l'autre côté dans le même endroit : la crainte et la curiosité le firent rester sur cet arbre tant que dura le rendez-vous; et deux heures après les ayant vus sortir et reprendre leurs routes différentes, il descendit et se fit à travers les ronces un petit chemin jusqu'au réduit, qu'il examina.

Etant de retour, il conta son aventure à son père, qui étant catholi-

que, et se persuadant que c'était quelque complot contre l'état ou la religion, en avertit Gardiner qui en fit rapport à la reine ; et par son ordre ayant fait secrètement reconnoître les lieux et mis des espions contre la cabane de feuillage, il ne fut pas difficile de découvrir l'intrigue du comte et de la princesse, et d'apprendre de leur propre bouche leur passion. Quelle fut la colère de cette reine amoureuse de voir sa couronne et son amour méprisés pour une bâtarde qu'elle venait de dépouiller de tout !

Son premier feu la portait à les immoler l'un et l'autre à son ressentiment : plus elle aimait l'un, plus son offense lui paraissait grande ; et plus l'autre lui était attachée par les liens du sang, plus ce sang irrité la

lui faisait paraître coupable; mais comme elle ne faisait rien avec précipitation, après qu'elle eut repassé dans son esprit cette aventure, elle crut qu'en faisant connaître au comte qu'elle avait découvert son secret, la crainte de s'exposer lui-même, ou de livrer la princesse au feu de sa vengeance, le porterait à tout sacrifier pour prévenir les effets de sa colère.

---

## CHAPITRE IX.

Ainsi, le lendemain que cette intrigue fut découverte, sitôt que le conseil fut levé, elle retint le comte dans son cabinet, et, dissimulant son ressentiment, elle lui dit :

Enfin comte, l'on me presse d'épouser le prince d'Espagne, et je n'ai plus de raison pour m'en défendre, si vous ne m'en prêtez une en acceptant l'honneur que je veux vous faire. Serez-vous toujours, contre vos propres intérêts, obstiné à refuser les graces dont je veux vous combler ?

Tout mon sang, répondit le comte, ne peut payer les faveurs dont m'honore votre majesté. Mais, madame, je vous l'ai déjà dit, le zèle que j'ai pour la tranquillité de l'état ne me permet pas de sacrifier votre gloire à mon ambition, et je vous ai avec tant de solidité expliqué toutes les raisons de mon refus, que......

Ah! comte, interrompit la reine, vous n'avez eu garde de m'en expliquer la principale, ou plutôt vous ne couvrez que de faux prétextes l'unique raison véritable qui vous rend insensible à mes bontés. Dès le premier aveu que je vous fis de mon inclination pour vous, que ne me disiez-vous que vous aimiez? peut-être que cessant de nourrir une passion que vous rendez si malheu-

reuse, je l'aurais étouffée ; mais en me cachant l'état de votre cœur, vous avez souffert que le mien se soit flatté de pouvoir se faire aimer. Comte, vous m'avez trompée, vous ne m'avez pas crue digne de votre confiance, vous aimez et vous me taisez un amour que je n'ignore plus.

Le comte qui ne pouvait imaginer que la reine eût découvert son secret, se persuadait que c'était le piége d'une adresse jalouse pour le pénétrer, et, dans cette pensée, il aurait cru la prostitution de ce secret une imprudence criminelle ; mais ayant aussi trop de vertu et de trop de grandeur d'ame pour s'abaisser jusqu'au mensonge, il crut que pour se débarrasser de la reine, il devait lui avouer qu'il aimait,

sans lui déclarer l'objet de son amour.

Si votre majesté, madame, lui dit-il, m'eût commandé de lui dire si mon cœur était libre, je luiaurais ingénuement avoué qu'il n'était plus à moi lorsqu'elle me l'a demandé. J'ai cru que le refus d'accepter un honneur qui est infiniment au-dessus de moi, vous le disait assez, puisqu'il n'y a que l'amour capable de l'emporter sur une ambition flattée de la possession d'un trône, et d'un trône offert par une main qui m'est aussi précieuse que celle de votre majesté.

Laissez, madame, laissez l'amour triompher d'une ame comme la mienne; mais que celle de votre majesté s'élève au-dessus de cette passion. Epousez le prince d'Espagne;

vous êtes de son sang, ses couronnes unies aux vôtres vous rendront la plus puissante souveraine de la terre; et vos états, à l'ombre de cette puissance, éviteront les désordres qui seraient une suite nécessaire de l'honneur que vous m'auriez fait.

Comte, reprit la reine, que n'avez-vous pour moi un peu moins d'esprit et un peu plus d'amour! Vous m'avouez que vous aimez, quand vous avez laissé prendre force à mon amour, et que je ne puis plus cesser d'en avoir pour un ingrat. Mais, pour achever ma confusion, cruel! que n'ajoutez-vous que ma sœur est ma rivale, que c'est pour elle que vous me dédaignez, que vous employez toute sorte d'artifices pour dérober à mes yeux votre in-

trigue, et que vous la vîtes encore hier dans le bois qui joint sa demeure; et, si vous le désavouez, je vous dirai jusqu'aux moindres paroles de votre entretien.

Autant de mots, autant de coups de foudre pour le comte : il ne pouvait comprendre par quelle voie la reine avait pu démêler un secret si caché; et se représentant tout d'un coup, non pas son propre péril qu'il ne craignait point, mais les suites funestes que la princesse pouvait en appréhender, et ne sachant quel parti prendre pour l'en garantir, il se jeta aux pieds de la reine, et, embrassant ses genoux : Oui, madame, lui dit-il, j'avoue que, quoique le plus zélé de vos sujets, je suis le plus ingrat et le plus indigne de vos faveurs. Vous

m'honorez d'un amour que je ne mérite point; le ciel m'impose la cruelle nécessité d'aimer la princesse Elisabeth. Je lui avais fait un sacrifice de mon cœur avant que je vous eussê vue, et lorsque je l'ai crue dans vos bonnes graces, la violence de ma passion l'a touchée, et mes empressemens l'ont rendue sensible à mon amour. Si c'est un crime, madame, je suis le seul criminel, et votre majesté peut en punir ma tête, que je remets entre ses mains.

Comte, répliqua la reine, votre aveu m'agrée, et vous étiez perdu si vous m'eussiez déguisé ce que je sais. Si vous voulez m'épouser je suis prête de vous donner la main, et de rendre à ma sœur toute ma tendresse; mais si vous continuez

de refuser l'honneur que je vous fais, comme je ne puis me dispenser de donner un roi à mes Etats, j'épouserai le prince d'Espagne ; et pour vous montrer que je méritais votre cœur, ce sera sans vous ôter mon amitié. Mais j'exige de vous deux choses, et je veux que vous me les promettiez. — Ah! madame, pourvu que ce ne soit point de n'aimer plus la princesse, votre majesté peut commander, et j'obéis. Je sais, dit la reine, que la puissance que le ciel m'a donnée sur mes sujets ne peut s'étendre sur les inclinations de leurs cœurs. Mais la première, c'est de me donner parole de ne jamais entrer dans aucune conspiration contre mon Etat, et de m'avertir de toutes celles qui pourraient se tramer, quand ce serait la princesse

même qui en serait coupable ; et l'autre, c'est de n'avoir ni entrevue, ni commerce de lettre avec elle, jusqu'à ce que mon mariage avec le prince d'Espagne soit accompli: me le promettez-vous? Oui: madame, je vous jure l'un et l'autre, dit le comte, et si je manque à ma parole, je me soumets aux plus affreux supplices ; et moi, je vous continue, dit la reine, et vos emplois et ma faveur.

Le comte sortit de cette intrigue beaucoup plus satisfait qu'il ne l'espérait, et admirant la vertu et la magnanimité de la reine, il se flatta qu'aussitôt qu'elle aurait épousé le prince d'Espagne, il pourrait obtenir la permission, non seulement de voir la princesse, mais de l'épouser. Il tint sa parole, et, pour

obéir exactement, il n'informa pas même Elisabeth de ce qui s'était passé en secret entre la reine et lui.

La princesse, après quelques jours écoulés, fut fort surprise de ne recevoir aucune nouvelle du comte, et ignorant l'entretien du cabinet, tomba dans une furieuse jalousie; elle crut que l'état déplorable où elle était réduite l'avait enfin déterminé à l'abandonner, et elle en fut bien plus persuadée lorsqu'il refusa même de recevoir ses lettres, et que Carren l'étant allé trouver secrètement, elle ne put tirer de lui d'autres paroles que ces mots : Dites à la princesse que je l'aime et l'aimerai toute ma vie, qu'elle ait patience, mais que je ne puis la voir ni lui écrire sans me per-

dre et la perdre aussi; et Carren voulant le presser de s'expliquer davantage, il la regarda, haussa les épaules, la quitta, et rentra dans son cabinet.

---

## CHAPITRE X.

Carren, dans une surprise qui n'est pas concevable, retourna près de la princesse, et lui expliquant de quelle manière s'était passée son entrevue avec le comte, elle la jeta dans une douleur et dans une inquiétude mortelle. Suis-je trahie, Carren? lui dit-elle. Non, je ne le puis croire, et le comte a trop de vertu; mais je ne puis aussi pénétrer un mystère si étrange. Je ne puis non plus le concevoir, dit Carren; mais il faut qu'il se soit passé

entre la reine et lui quelque chose de bien extraordinaire, et je me trompe fort si votre intrigue n'est découverte ; j'en ai déjà quelques lumières confuses que j'espère bientôt démêler. En effet on avait su quelque chose, quoique confusément, par le jeune homme qui avait eu part à la découverte ; mais Carren ne fut pas long-temps sans développer le mystère, et par là elle n'eut pas de peine à connaître la source du silence du comte, et à deviner que la reine, qui avait été informée de ses rendez-vous secrets, lui avait sans doute défendu de voir la princesse, et interdit toute sorte de commerce avec elle.

Cette connaissance mit la princesse au désespoir, et il s'en fallut peu que ce désespoir ne la perdît,

en la faisant entrer dans le complot qui se forma pour lors contre la reine.

Sitôt qu'elle eut avec le comte l'entretien dont j'ai parlé, et que sa vertu et sa prudence l'emportant sur son amour, l'eurent déterminée au mariage du prince d'Espagne que Gardiner appuyait de toute sa puissance, elle pensa tout de bon à le conclure; et ce fut pour en détourner tous les obstacles, qu'elle avait exigé du comte de ne point voir la princesse que ce mariage ne fût accompli, afin que l'impatience qu'aurait cet amant de revoir son amante, tînt en bride tous ceux du parti réformé à qui cette alliance donnait de l'ombrage.

Sa politique, cependant, ne put empêcher que le duc de Suffolck,

qui était le chef de ce parti, et qui était irrité de ce que Jeanne Grey, sa fille, qu'on tenait encore prisonnière, eût perdu la courônne, ne formât une dangereuse conspiration dont le but était de massacrer la reine et tout son conseil catholique, et de remettre le sceptre entre les mains d'une princesse de la religion réformée, soit à Jeanne Grey sa fille, soit à la princesse Elisabeth. Ce fut dans cette conspiration qu'Élisabeth entra, dans le temps qu'outrée contre son amant, elle l'attribuait à son infidélité, et que, joignant l'intérêt de son ambition à celui de son amour, elle crut pouvait satisfaire à l'un et à l'autre en se vengeant d'une rivale.

Mais la conjuration fut découverte : le duc de Suffolck, arrêté,

fut décapité ; Jeanne Grey, et celui des fils du duc de Northumberland qui l'avait épousée, eurent le même sort; et quantité d'autres complices ayant été pris, Wiht, l'un des chefs de la conspiration, accusa la princesse Élisabeth et y joignit le comte de Courtenay.

L'on ne peut concevoir jusqu'à quel point se porta le courroux de la reine et contre le comte qu'elle ne regardait plus que comme un ingrat, un traître et un parjure, et contre Elisabeth dont elle redoutait l'ambition, soutenue de l'amour des réformés, et de son adresse merveilleuse à conduire une intrigue. Gardiner, qui ne cherchait que les occasions de perdre la princesse, triomphait, et ne quitta point la reine qu'elle n'eût signé l'ordre pour les arrêter l'un

et l'autre. Le comte fut mis à la tour, et la princesse amenée à Londres fut enfermée dans un appartement de Whitehalt, et gardée à vue : Courtenay fut interrogé, et se défendit avec tant d'esprit, tant de jugement et de candeur, que l'on ne doutait presque point de son innocence ; et cependant comme la princesse se défendit mal, et qu'on ne pouvait douter que si l'un était coupable, l'autre ne le fût aussi, puisque la même déposition les chargeait tous deux, ils auraient infailliblement péri; et la princesse eût entraîné le comte dans le précipice, si Wiht, allant au supplice, n'eût révoqué par écrit son accusation, et déclaré que le comte et la princesse étaient innocens.

Gardiner remontrait à la reine

que Wilit était un zélé réformé, il avait été gagné par ceux de sa religion pour sauver, par cette voie, les deux plus dangereuses têtes du parti; que c'était laisser la racine du mal, qui tôt ou tard ferait renaître de nouveaux désordres. Mais la reine, retenue par un reste d'amour qui, malgré tout son dépit, parlait dans son cœur en faveur du comte, ayant examiné ses réponses, et se souvenant de la parole qu'il lui avait donnée dans son cabinet, fut bienaise de trouver un prétexte pour le sauver; et comme l'on ne pouvait pas séparer son inrérêt de celui d'Élisabeth, puisque le même témoignage les chargeait et les disculpait, on peut dire que le comte eut le bonheur de sauver la vie à la princesse, et que

comme elle avait failli à le perdre, ce fut lui qui la tira de ce précipice.

La reine n'écouta donc point la sévérité de Gardiner; et comme les soupçons étaient trop violens pour les relâcher, les preuves trop faibles pour les convaincre, elle prit, entre la sévère justice et la clémence entière, le parti de leur laisser la vie et de les tenir prisonniers, faisant renfermer le comte dans le château de Foderngbay, et la princesse dans la tour.

---

## CHAPITRE XI.

Le comte de Courtenay, enfermé dans le château de Foderngħay, était moins inquiet pour sa propre vie, et moins attristé du renversement de sa fortune, que des malheurs qu'il craignait pour la princesse. Plus il savait qu'elle était aimée du peuple et regrettée du parti réformé, qui la regardait comme son appui le plus solide, plus il avait raison d'appréhender que le conseil catholique de la reine ne la portât, par des raisons politiques, à de sanglantes extrémités,

et surtout il redoutait le zèle de Gardiner, qui s'était déclaré l'ennemi implacable de la nouvelle secte, et qui faisait consister toute la gloire de son ministère à la détruire.

Les craintes étaient augmentées par la certitude du mariage du prince d'Espagne, dont l'auguste maison se faisait un point de politique et de raison d'état, de se déclarer la plus ferme colonne de l'église catholique, pour maintenir l'autorité qu'elle s'était donnée à la cour de Rome; il ne doutait point que ce prince n'écoutât tout ce que lui suggérerait Gardiner, qui avait le plus contribué à faire consentir la reine à cette alliance, et qu'ainsi regardant la vie de la princesse comme un obstacle à son dessein,

et comme la source de tous les troubles qui pourraient agiter l'état, il ne l'immolât à cette politique, d'autant plus que Philippe avait déjà donné des marques d'un esprit cruel et sanguinaire.

Une si juste inquiétude le jetait dans l'abattement d'une profonde douleur, tandis que la princesse, dans la tour, joignait aux inquiétudes de sa passion amoureuse une infinité d'autres pensées. Elle aimait sans doute le comte d'un véritable penchant de cœur; mais elle n'avait pas moins d'ambition que d'amour : et quoiqu'elle fût sensiblement affligée de se voir privée de son amant et de savoir qu'il était, comme elle, dans les ténèbres d'une prison, elle était encore plus dévorée du chagrin d'avoir vu avorter tous ses projets

ambitieux, qui, au lieu de l'élever sur le trône, comme elle s'en flattait, l'avaient conduite à la tour et précipitée dans des abîmes dont elle ne voyait aucun jour de se tirer. Elle y fut resserrée d'abord avec une extrême dureté; et soit qu'il y eût eu des ordres secrets de ses ennemis pour augmenter ses chagrins, ou que la reine elle-même les eût donnés, elle essuya des traitemens cruels. On la priva de ses propres domestiques, et l'on ne mit auprès d'elle que six personnes des plus zélés catholiques et des plus dévoués au chancelier : ainsi elle n'attendait tous les jours qu'une funeste catastrophe, et ne doutait point que sa perte ne fût résolue, quoiqu'on ne l'eût pas condamnée.

Elle passa plus de quinze jours

dans ces horreurs; mais la reine ayant su qu'on abusait de son nom pour appesantir les fers de cette princesse, ordonna au gouverneur de la tour qu'elle fût mieux traitée, qu'on la mît dans le plus bel appartement, qu'on lui laissât la liberté de se promener dans les galeries en présence de ceux qu'elle nomma; et enfin elle lui permit même de prendre l'air dans les jardins.

L'infortune de la princesse excita la compassion que les peuples ont naturellement pour ceux qui souffrent; et l'amour que les réformés avaient pour elle étant redoublé par les maux dont ils la croyaient accablée, on ne sut pas plutôt ce relâchement de sévérité, qu'on forma diverses entreprises pour l'enlever de la tour; on eut même l'a-

dresse de lui en donner avis par différens billets qu'on faisait passer avec de merveilleux artifices: tout se disposait à leur exécution quand on découvrit ce commerce par un petit billet roulé qui fut surpris dans la queue de l'une des fleurs d'un bouquet. On prévint les suites de ces complots en la tirant de la tour pour la renfermer avec plus d'exactitude et de sureté dans la forteresse de Wostock.

Cependant le prince d'Espagne arriva, et ses noces avec la reine furent célébrées avec toute la magnificence qu'on devait attendre d'une si auguste cérémonie. Aussitôt la religion romaine triompha de toutes parts: le culte des autels fut rétabli; et comme une grande partie des hommes déterminent leur créance

et l'exercice extérieur de leur religion sur leur intérêt, sur leur fortune, et que celle des rois prévaut toujours dans un état; comme la nouvelle secte avait grossi sous Henri et sous Edouard, le nombre des catholiques augmenta, et celui des réformés diminua tous les jours sous Philippe et sous Marie.

Le roi fit même sa principale application de détruire ce qu'ils appelaient réforme, et, secondé des intentions zélées de la reine, des conseils de Gardiner, et des facilités qu'il trouva dans les résolutions du parlement, il entra dans tous les moyens qui lui furent proposés pour se faire donner à Rome le titre illustre de restaurateur de l'Angleterre.

Pendant ce triomphe contraire

aux intérêts d'Elisabeth et du parti réformé, le comte, qui, par un reste de tendresse de la reine, était moins resserré dans sa prison, ne perdait pas inutilement l'usage de cette liberté, et était presque universellement aimé. Il faut avouer aussi que jamais homme ne posséda mieux que lui l'art de s'insinuer dans les cœurs, de faire et de conserver des amis: il n'avait donc pas eu de peine à gagner l'amitié de Stapleton, lieutenant de sa garde, qui était charmé de sa conversation; et quoique la fidélité de cet officier fût inviolable, comme il savait que la reine ne regardait pas le comte en vrai criminel, il faisait en sa faveur tout ce que pouvait lui permettre son devoir, sur l'exécution duquel il était fort exact.

Il apprit, par cet officier, que la princesse était, à Wostock, gardée avec une très-grande exactitude, mais qui n'empêchait pas qu'on ne lui donnât les choses qui pouvaient amuser ou divertir son chagrin; et comme elle aimait extrêmement les oiseaux, parce que la musique était une de ses passions, la reine avait permis qu'on lui en donnât autant qu'elle en désirerait.

Le comte imagina qu'il pourrait se servir de cette liberté pour établir entre la princesse et lui un commerce de lettres par un stratagème de son invention, et que par ce moyen il pourrait lui donner les avis nécessaires à leurs intérêts. Stapleton était trop de ses amis pour lui refuser un divertissement qu'il croyait sans consé-

quence ; qui était de permettre que Wirton, son valet de chambre, lui cherchât de petits oiseaux qui pussent, par leur chant, dissiper sa mélancolie; mais il fit ajuster les cages de manière que, dans les bâtons creux, et qui se fermaient et ouvraient par un secret fort subtil, on pouvait enfermer non seulement des billets, mais tout ce qui était nécessaire pour écrire; il fit ensuite comprendre à Wirton ses intentions: et ce valet adroit et fidèle, ayant, à force d'argent, gagné un des gardes de la princesse, il conduisit si bien l'intrigue qu'on ne lui passa plus d'oiseaux que dans ces cages préparées.

Un billet de Wirton que ce garde se hasarda de donner à la princesse l'avertit et de l'invention et du se-

cret pour ouvrir les bâtons; et ce fut par cette voie qu'elle reçut les premières nouvelles de son cher comte, et tout ce qui était nécessaire pour lui faire réponse : de sorte qu'étant facile à l'un et à l'autre de changer tant qu'ils voulaient d'oiseaux, et par conséquent de cages, ces muets dépositaires de leurs secrets couraient perpétuellement la poste d'un château à l'autre; ce qui fit dire un jour fort plaisamment à la princesse, lorsqu'elle fut reine, que, pour la divertir dans sa prison, on lui donnait des oiseaux qui ne chantaient pas si bien que leur cage.

En effet, outre que le comte avait infiniment d'esprit, un de ses talens singuliers était d'écrire avec beaucoup de politesse et de feu;

et l'état auquel ces deux amans se trouvaient lui en donnait une assez grande matière : la princesse, ayant donc ouvert la première lettre qu'elle reçut, y trouva ces mots :

*Le comte à la princesse.*

« Si l'artifice qu'invente mon amour réussit, et que ce billet soit capable d'apporter quelque adoucissement aux amertumes de votre prison, je serai consolé de la mienne. C'est ici, ma chère princesse, qu'il faut s'armer de vertu, et surmonter par son courage l'injustice de la fortune ; la reine est bonne, espérez tout d'elle, pourvu qu'elle ne plie point sous la violence de son conseil : mais dans l'excès de vos peines n'oubliez pas

celui qui, libre ou dans les fers, ne peut jamais porter d'autres chaînes que les vôtres : on vous aime, et c'est ce qui fait redoubler mes appréhensions ; écrivez à la reine, si vous le pouvez, et souvenez-vous que Vénus conseille à Énée d'offrir de l'encens à Junon qui le persécutait. Adieu, aimez, toujours l'infortuné

COURTENAY.

## CHAPITRE XII.

Il est difficile d'exprimer l'excès de la joie qu'eut la princesse du succès de l'invention du comte, et de voir qu'elle pourrait non seulement recevoir de ses lettres pour adoucir les inquiétudes de son amour, mais que par cette voie on pourrait lui donner des avis qui seraient utiles à ses intérêts; il ne lui fut pas difficile de répondre; puisqu'on lui laissait des heures libres de retraite, sous prétexte de prières, et que même elle couchait seule enfermée dans sa chambre;

elle fit donc, la même nuit, au comte, cette réponse.

*La princesse Elisabeth à son cher comte.*

« Pouvais-je au milieu de mes afflictions recevoir une consolation plus sensible, que d'apprendre par votre propre main que vous ne m'oubliez point ? Puisque je n'ai souhaité la fortune que pour être en pouvoir de récompenser votre vertu, mes malheurs ne me sont sensibles que parce qu'ils m'ôtent ce pouvoir : vous seriez bien injuste si vous croyiez mon amour capable de refroidissement. Non, mon cher comte, il augmenterait tous les jours, si depuis long-temps il n'é-

tait au plus haut comble où il puisse aller : je profiterai des avis que vous me donnez ; informez-moi exactement de tout ce que vous apprendrez, et soyez persuadé que jamais autre que vous n'aura part au cœur de la princesse

ÉLISABETH. »

Le comte reçut cette lettre ; et l'artifice leur parut si commode et si heureux, qu'ils en firent un fréquent usage : mais le conseil prenait cependant les mesures les plus sévères pour forcer les obstinés à quitter la réforme ; et, dans ce premier feu, l'évêque de Londres fut exécuté. Il semblait même que le sang qu'on versait n'était qu'un prélude de celui qu'on voulait répan-

dre ; et les ministres s'attachaient fortement à faire entrer le roi dans la résolution de sacrifier la princesse au repos de l'Etat : tout le parti réformé tremblait qu'il ne le fît et par zèle et par politique. Leur crainte était juste : et si l'on considère la situation des affaires de l'Angleterre, il est indubitable que la politique voulait qu'on assurât la tranquillité du gouvernement et le rétablissement de la religion romaine par le sacrifice de la tête qui pouvait troubler l'un et l'autre ; ceux même qui ne savent pas le secret de cette histoire ont lieu de s'étonner que Philippe, qui se piquait d'une prudence raffinée, de passer en politique tout ce que la terre avait de plus habile, et qui d'ailleurs a donné, toute sa vie, des marques

d'une cruauté inexorable dès qu'il s'agissait de son intérêt, ait fait le faux pas de conserver la vie à une princesse qui fut depuis et qui ne pouvait manquer d'être sa plus implacable et sa plus dangereuse ennemie.

Le prétexte spécieux dont il se servit pour la garantir, contre ses propres intérêts, de la prudente résolution qu'on avait prise au conseil de s'en défaire, fut un ridicule raffinement de politique, qui, portant ses vues sur des chimères vastes, lui fit perdre un bien présent pour un avantage imaginaire.

Dès que Philippe eut épousé la reine, il connut qu'elle était d'une santé fort faible, qu'il était très-difficile qu'elle vécût long-temps, et un médecin alla jusqu'à l'assu-

rer que jamais elle ne pourrait avoir d'enfans. Il avait, à la vérité, un grand zèle extérieur pour le rétablissement de la religion romaine en Angleterre ; mais il était encore plus pénétré de cette chimère ambitieuse que l'empereur Charles-Quint s'était mise dans la tête, de se rendre un jour le monarque universel de l'Europe ; et dans ce projet, sa vue principale était d'accabler la monarchie française, comme la seule capable de balancer son dessein, ou du moins de s'opposer à sa puissance. Il travaillait de longue main à y fomenter les semences d'une guerre civile qui éclata bientôt après ; mais comme François, dauphin de France, fils aîné de Henri II, était sur le point d'épouser Marie Stuard, reine

d'Ecosse, qui était la présomptive héritière de la couronne d'Angleterre, en cas que la postérité de Henri VIII vînt à manquer, il disait que si l'on faisait périr Elisabeth, et que la reine Marie, sa femme, vînt à mourir sans enfans, Marie Stuard qui succéderait à la couronne d'Angleterre et d'Irlande, unirait à la France ces trois royaumes : il concluait que, pour empêcher que la monarchie française ne s'accrût par l'union d'une si grande puissance, il était de la politique de conserver Elisabeth pour exclure Marie Stuard.

Ce raisonnement, qui paraissait spécieux, n'avait rien de solide et n'était fondé que sur des visions, puisque le dauphin n'eut point d'enfans de Marie Stuard, et que les

Anglais auraient plutôt appelé à la couronne les autres branches de la maison d'Angleterre, que les rois de France; que c'était au contraire les ruiner, que de leur donner cette prétention à soutenir, et qu'ils eurent même assez de peine à défendre leur propre couronne contre les entreprises de ceux qui la voulurent usurper.

Ce n'était point aussi cette raison qui déterminait le roi en faveur d'Elisabeth; mais la véritable, c'est qu'il n'eut pas plutôt épousé la reine Marie qu'il s'en dégoûta, et que, malgré son flegme froid, sitôt qu'il eut ouï parler de la beauté et de l'esprit de la princesse Élisabeth, et qu'il eut vu son portrait, il conçut pour elle de l'amour, et s'imagina que la reine son épouse venant bientôt à

mourir sans enfans, il pourrait épouser Elisabeth, et que pour monter de la prison sur le trône, elle n'hésiterait pas d'embrasser la religion romaine, d'autant plus qu'il était persuadé qu'elle n'en avait véritablement aucune.

---

## CHAPITRE XIII.

Ce fut dans cette vue qu'il arrêta la violence des premières résolutions du conseil. Ce n'est pas qu'il eût déjà pour elle ce grand amour qu'il eut depuis, puisque jamais il ne l'avait vue; mais il sentait pour elle un penchant assez fort pour désirer de la voir, et pour faire valoir le faux raisonnnement de politique avec lequel il combattit la prudence de Gardiner.

Dans cette prévention favorable, il voulut de loin s'insinuer dans l'esprit de cette princesse sans don-

ner de jalousie à la reine; et pour disposer les choses selon ses vues, il voulut qu'un Espagnol fût lieutenant de la garde d'Élisabeth dans le château de Vostock, sous prétexte qu'il désirait s'assurer plus particulièrement contre les intrigues qu'elle pourrait former par la complaisance des officiers anglais; et pour cet emploi, il choisit Véraguas qui avait été son page, et sur la fidélité duquel il pouvait compter sans craindre qu'il trahît son secret.

Cet Espagnol agissait suivant les ordres du roi, ne parlait à la princesse que de la clémence du monarque, et de la tendresse avec laquelle il compâtissait à ses afflictions; qu'elle devait s'attacher à fortifier ses bonnes volontés, s'adresser à lui pour les graces qu'elle désirait; et

après divers entretiens de cette nature, il lui remit un jour entre les mains quatre cents guinées pour ses besoins secrets : l'assurant que le roi lui faisait cette gratification sans la participation de la reine, et que ce n'était qu'un prélude de ce qu'il voulait faire pour elle.

La princesse ne s'attendait à rien moins qu'à recevoir des secours de celui qui avait toutes les raisons imaginables de la perdre. Elle n'avait garde de l'attribuer à un mouvement d'amour : et dans son esprit elle cherchait toutes les raisons politiques qui pouvaient produire ce mouvement ; mais par quelque motif qu'agit ce prince, elle était trop prudente pour ne pas répondre avec autant de reconnaissance que de respect à des avances si généreuses.

Elle éleva la vertu et la magnanimité du roi au-dessus de tous les éloges, promit un attachement éternel à ses intérêts ; et comme le refus de ce qu'on lui présentait de sa part eût paru un mépris, et que d'ailleurs ses besoins étaient grands, puisque le comte ne pouvait y suppléer, elle prit les quatre cents guinées, et promit d'en faire un usage qui ne causerait aucun regret à sa majesté.

Elle ne manqua pas d'informer exactement le comte de cette aventure dont il tirait un augure avantageux; et le comte qui était bien éloigné d'en soupçonner la véritable cause, lui manda de ne rien négliger pour arriver à sa liberté.

Véraguas ayant rendu compte à Philippe de la manière respec-

tueuse dont la princesse avait reçu les marques de sa bienveillance, y ajouta mille choses touchant son mérite, son esprit et sa beauté, qui portèrent ce prince à vouloir, par ses propres yeux, connaître si la renommée ne lui avait point imposé; mais il était fort difficile de venir à bout de ce dessein : car, outre qu'il ne voulait pas que la princesse le reconnût, il ne voulait pas non plus que la reine pût découvrir cette démarche, de crainte qu'elle n'en prît ombrage.

Ayant donc consulté avec Véraguas la manière dont il pourrait exécuter ce projet, il trouva des inconvéniens peu surmontables dans tous les moyens qui se proposaient; enfin il s'arrêta à celui-ci, et conclut qu'il manderait à Londres le

commandant anglais de Vostock, pour lui communiquer quelques avis supposés; qu'on l'obligerait d'y rester un jour ou deux; que cependant le roi, sous le prétexte d'une partie de chasse, se déroberait, et, travesti en courrier extraordinaire du cabinet, se rendrait sur des chevaux de relais à Vostock; que Véraguas, qui commandait en l'absence du capitaine, se trouvant maître du château, resterait dans la chambre de la princesse, et que feignant d'avoir ordre de ne la pas quitter, il ferait entrer le courrier et retirer la garde.

La chose fut exécutée suivant le projet; et Véraguas, après avoir ouvert le paquet en présence de la princesse, lui dit que ce courrier était un gentilhomme espagnol que

le roi lui envoyait pour l'assurer de ses bonnes intentions. Elisabeth, qui n'avait jamais vu le roi, crut ce que lui dit Véraguas; et Philippe, sans se faire connaître, eut, avec elle, une heure de conversation espagnole, qui acheva de lui donner infiniment plus d'amour que son flegme naturel et sa physionomie glacée n'en paraissaient capables. Une des choses à laquelle la princesse s'était toujours plus particulièrement attachée, c'était à la connaissance de la physionomie, et elle se piquait non seulement de s'y connaître parfaitement, mais encore d'imprimer si bien dans sa mémoire les idées des visages qu'elle voyait une fois, que jamais ils n'en sortaient. Elle trouva dans les traits et dans l'air de ce courrier quel-

que chose de si singulier que, quoiqu'elle n'y vît rien qui pût donner à son cœur aucun penchant d'inclination, elle ne le crut point un homme ordinaire; et, malgré son déguisement, quoiqu'il n'y eût aucune apparence que le roi eût voulu faire cette démarche, elle se persuada que si ce n'était pas lui, c'était du moins un homme important qu'il avait envoyé pour l'examiner; et comme elle avait l'esprit fin, et qui, dans sa politique, n'oubliait rien de tout ce qui pouvait servir à ses intérêts et à son ambition, elle parla d'une manière si obligeante, qu'il s'en fallut peu que le roi ne se découvrît, et ne lui fît un aveu des sentimens qu'il avait pour elle : mais il feignit jusqu'au bout, et s'en retourna mille fois plus dé-

goûté de la reine qu'il ne l'était en partant de Londres.

## CHAPITRE XIV.

La cage porta dès le lendemain au comte le récit de cette nouvelle aventure. L'espoir dont la princesse commençait à se flatter, lui avait rendu une partie de son enjouement, et la figure du courrier ayant fait une forte impression sur son esprit, elle en fit dans sa lettre un portrait si plaisant et si naïf, que le comte qui avait vu le roi en Flandre ne put méconnaître une peinture si singulière, et qui ne pouvait s'appliquer à d'autres.

Il ne douta donc point que ce ne

fût le roi lui-même qui avait vu la princesse, et quoiqu'il se fit un crime de douter de son cœur après les assurances solides qu'il avait de toute sa tendresse, et que même rien ne parût plus avantageux pour l'un et pour l'autre, dans la situation de leurs affaires, que la protection de ce monarque; cependant, comme l'amour est bizarre, il ne put apprendre cette aventure sans en concevoir un furieux chagrin.

Il était trop habile dans l'art d'aimer pour ne pas voir que le seul amour était capable d'avoir porté Philippe à ce déguisement, et qu'un roi si politique et si rusé ne faisait pas une démarche si surprenante sans de grands motifs. Il ne pouvait à la vérité les pénétrer lorsqu'il considérait que ce prince catholique,

âgé de trente-un ans, venait d'épouser une reine à peu près du même âge et de même religion, et qu'ainsi il ne pouvait avoir aucune vue de mariage pour Elisabeth, à moins que de les fonder sur des visions: mais étant convaincu d'un côté qu'il était impossible qu'il eût agi par un autre principe que par celui de l'amour, quelque but qu'il eût; et sachant de l'autre que le désir ambitieux du trône était la passion dominante d'Elisabeth, c'en était assez pour jeter dans son ame l'inquiétude d'une jalousie qui ne lui laissa aucun repos: et dans le premier trouble de cette émotion il écrivit cette lettre à la princesse.

*Le comte à la princesse.*

« Tout ce qui peut vous offrir le chemin à la liberté me donne un plaisir qui ne se peut concevoir : mais, madame, ce que j'apprends par votre lettre fait murmurer mon amour contre ma raison, et je voudrais bien que la voie qui s'en prépare me causât moins d'inquiétude. C'est le roi lui-même qui vous a vue, n'en doutez point, ma princesse, et le seul amour peut l'avoir engagé dans cette démarche. Il doit vous paraître singulier qu'un amant vous fasse cette déclaration pour un rival ; mais ma jalousie qui pénètre combien ce rival peut me devenir redoutable, a cru le devoir prévenir. J'espère que si je n'ai jamais balancé

un moment de vous sacrifier une reine que je pouvais épouser, vous ferez à mon amour la justice de lui sacrifier les vœux d'un roi, qui n'est plus en état de vous offrir ni sa main ni sa couronne. Je donnerais mille fois ma vie pour acheter votre liberté; mais j'expirerais de douleur s'il m'en coûtait l'amour dont vous honorez

COURTENAY. »

La princesse reçut la lettre du comte, et sa jalousie ne lui déplut pas; mais quoiqu'elle n'eût aucune intention de répondre à la passion du roi, néanmoins comme la raison de l'intérêt l'emportait sur toutes choses dans son cœur, elle résolut de ménager, avec toute la dissimu-

lation possible, ce prince dont elle avait besoin.

Le hasard lui avait déjà fait connaître que c'était le roi lui-même qui s'était déguisé pour la voir. Le commandant de Vostock en revenant de Londres, en avait, par curiosité, apporté les portraits de leurs majestés; et, soit pour chagriner la princesse qu'il traitait avec dureté, soit que la chambre qu'elle occupait lui parût la plus propre à mettre ces deux tableaux dans leur jour, il les y fit attacher sitôt qu'il arriva et sans que Véraguas le sût.

La princesse était trop adroite pour ne pas feindre un grand plaisir d'avoir ces portraits: elle en fit mille remercîmens au commandant, et en effet elle en fut fort aise, puisqu'elle n'eut pas plutôt jeté les

yeux sur celui du roi, qu'elle reconnut le courrier, et, une heure après, Véraguas étant entré dans la chambre, elle vit que cet Espagnol pâlit, et demeura interdit en voyant ces tableaux.

Mais comme elle savait que les rois et surtout ceux qui se piquent de politique et de dissimulation ne veulent pas qu'on pénètre dans les secrets dont ils font mystère, et qu'elle n'avait garde de rien oublier de tout ce qui devait ménager ce monarque, elle ne crut pas devoir faire connaître à l'Espagnol ce qu'elle avait découvert. Ainsi elle se contenta de prendre l'occasion de ce tableau pour faire un éloge magnifique du roi, et de nommer mille fois heureuse une reine qui possédait un prince si grand et si ver-

tueux. Cette dissimulation remit l'esprit de Véraguas, qui, donnant dans ce piége, ne crut point que la princesse eût reçonnu le roi. Il ne manqua pas de l'informer de tout, et de l'assurer que l'imprudence innocente du commandant n'avait point découvert son secret.

Ce monarque en fut fort aise : il languissait auprès de la reine, et plus il la mettait en balance avec la princesse, plus il sentait redoubler son ennui près de l'une, et son amour pour l'autre. Il était trop dangereux de hasarder une seconde vue, dans laquelle il n'aurait pu se déguiser à la princesse, ni peut-être se cacher à la reine : de sorte qu'il résolut de ne s'en plus tenir à lui avoir sauvé la vie, mais d'agir puis-

samment pour la faire mettre en liberté.

Le pas était délicat et difficile, et la reine n'avait pas eu de peine à consentir qu'elle ne fût point immolée à la raison d'état et de religion ; et quoiqu'elle ne donnât pas dans la fausse raison politique qui concernait Marie Stuard, elle s'y détermina par l'appréhension qu'elle eut que le conseil n'enveloppât la tête de Courtenay dans la destinée de la princesse : mais la considération du comte était aussi un obstacle à la liberté d'Elisabeth. Car si la reine, d'un côté, jugeait qu'Elisabeth étant libre, pourrait ouvrir la porte à de nouvelles révoltes, elle songeait de l'autre qu'elle ne pouvait lui rendre sa liberté sans la donner au comte, et que c'était réunir deux amans

qu'elle ne pouvait voir ensemble sans chagrin. C'est ainsi que les plus grandes affaires d'état deviennent souvent le jouet de la passion secrète des souverains, qui font rouler leurs résolutions sur des prétextes spécieux qui amusent les peuples, mais qui renferment toujours au fond de leur cœur les véritables motifs qui les font agir.

*Fin du premier Volume.*